J'irai probablement te demander une tasse de café au lait Dimanche matin sur les 10 hrs.
Morel

MÉLANGES

D'ANTHROPOLOGIE PATHOLOGIQUE

ET DE MÉDECINE MENTALE.

MÉLANGES

D'ANTHROPOLOGIE PATHOLOGIQUE

ET DE

MÉDECINE MENTALE.

SWEDENBORG;

SA VIE, SES ÉCRITS, LEUR INFLUENCE SUR SON SIÈCLE,

OU

COUP D'ŒIL SUR LE DÉLIRE RELIGIEUX,

PAR LE D[r] B.-A. MOREL,

Médecin en chef de l'Asile des Aliénées de Saint-Yon (Seine-Inférieure), Lauréat de l'Institut (Académie des sciences), Membre correspondant de l'Académie royale de Savoie, de l'Académie royale de médecine de Turin, de l'Académie de Rostock, de l'Académie Stanislas de Nancy, de la Société d'Émulation de l'Ain, des Sociétés de Médecine de Nancy, de Metz, de Gand, de Lyon, etc., Membre de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

« La folie est une des maladies qu'on a étudiées le plus tard, parce que c'est une de celles qu'il était le plus difficile d'étudier. Mais aujourd'hui que la physiologie, aujourd'hui que la philosophie ont fait tant de progrès, l'application de ces progrès à l'étude de la folie, étude si intéressante et si triste, n'est-elle pas à la fois un des premiers besoins de la science et l'un des premiers devoirs de l'humanité ? » FLOURENS, *Examen de la Phrénologie.*

ROUEN

IMPRIMERIE DE ALFRED PÉRON,

Rue de la Vicomté, 55.

1859.

RAPPORT

SUR UN LIVRE DU Dr BERTHERAND,

INTITULÉ :

MÉDECINE ET HYGIÈNE DES ARABES;

Études sur l'exercice de la médecine et de la chirurgie chez les musulmans de l'Algérie; leurs connaissances en anatomie, histoire naturelle, pharmacie, médecine légale, etc.; leurs conditions climatériques générales; leurs pratiques hygiéniques publiques et privées; leurs maladies; leurs traitements les plus usités; précédées de considérations sur l'état général de la médecine chez les principales nations mahométanes, par le Dr E.-L. Bertherand, ancien médecin de l'hospice musulman d'Alger, etc.;

Par M. le Dr MOREL,

Médecin en chef de l'Asile des aliénées de Saint-Yon, à Rouen.

Messieurs,

L'auteur de cet intéressant ouvrage nous fait connaître, dès son entrée en matière, le but de ses efforts. Il ne s'agit de rien moins pour lui, ou plutôt pour la France, que de trouver les moyens de s'assimiler un peuple vaincu et de le civiliser. . . Mais avant d'indiquer les moyens, encore faut-il connaître l'état intellectuel, moral et physique de ce peuple. Ceci est une étude préliminaire des plus indispensables dans tous les essais de civilisation. Que de fautes n'auraient pas été évitées par les nations conquérantes, si elles avaient mieux connu les

goûts, les tendances, les aptitudes, les préjugés des peuples qu'elles étaient destinées à s'assimiler ! Ce travail préparatoire s'est fait un peu tard pour beaucoup de nations. Aujourd'hui, les Français sont entrés résolument dans cette voie vis-à-vis des Arabes. Aux Etats-Unis, nous voyons que ce n'est qu'en 1847 que le Gouvernement, sur l'insistance du Congrès, s'occupa sérieusement d'avoir des données exactes sur l'histoire et les conditions des tribus indiennes; puissent ces recherches, un peu tardives peut-être, sauver de l'extermination les derniers débris de cette race, et la faire entrer pacifiquement dans le mouvement de la civilisation!

Pour ce qui regarde la race musulmane en général, nous n'en sommes pas réduits à faire des recherches sur sa profonde ignorance et sur la dégénérescence intellectuelle de cette nation. M. Bertherand, jetant un coup d'œil sur l'état de ses connaissances en médecine, nous reporte aux époques où l'Orient et l'Occident tremblaient sous les coups des réformateurs de Mahomet, et où la nation arabe inscrivait avec orgueil, au rang de ses illustrations, les *Rhazès*, les *Avicenne*, les *Albucasis*, les *Avenzoar*, les *Averrhoës*, les *Aboul-Abbas*, les *Aben-Bitar*. Les noms de ces habiles commentateurs d'Hippocrate sont à peine connus des *Tolbas*, les savants actuels; « A peine la tradition, » dit M. le Dr Bertherand, « a-t-elle transmis de siècle en siècle les souvenirs isolés, des lambeaux épars de quelques-unes des principales pratiques ou des importantes découvertes de cette ancienne mais glorieuse époque (1). »

Dès le principe, M. Bertherand s'occupe de dissiper un préjugé assez généralement répandu sur l'influence anti-intellectuelle, si je puis m'exprimer ainsi, exercée par le

(1) Liv. 1er, p. 1.

Koran. La religion de Mahomet est loin d'être incompatible avec le progrès des lumières : dans maints passages, le prophète préconise la science et les avantages de la science. Voici des paroles qui nous rappellent ce magnifique commentaire de Cicéron, que nous savons tous par cœur, lorsque, plaidant pour le poète Archias, il dit : *Hæc enim studia senectutem oblectant, secundas res ornant....., nobiscum peregrinantur, rusticantur*, etc., etc.

« Enseignez la science, » dit le Prophète, « qui l'enseigne, craint Dieu; qui la désire, adore Dieu; qui en parle, loue Dieu; qui dispute pour elle, combat pour Dieu; qui la répand, distribue l'aumône; qui la possède, devient un objet de vénération et de bienveillance. La science sauve de l'erreur et du péché; elle éclaire le chemin du Paradis; elle est notre compagne dans le voyage, notre confidente dans le désert, notre société dans la solitude; elle nous guide à travers les plaisirs et les peines de la vie, nous sert de parure auprès de nos amis, et de bouclier contre nos ennemis; c'est par elle que le Tout-Puissant élève les hommes qu'il a destinés à prononcer *sur ce qui est vrai, sur ce qui est bon*. Les anges briguent leur amitié et les couvrent de leurs ailes. Les monuments de ces hommes sont les seuls qui restent, car leurs hauts-faits servent de modèle et sont répétés par de grandes âmes qui les imitent.

« La science est le remède aux infirmités de l'ignorance, un fanal consolateur dans la nuit de l'injustice. L'étude des *lettres* vaut le jeûne, leur enseignement vaut la prière; à un cœur noble, elles inspirent des sentiments plus élevés, elles corrigent et humanisent les pervers (1). »

---

(1) Haditz, (*Conversations*) du prophète Mohammed.

Voici un proverbe musulman très connu :

Les lytim men qâd mât ouâlidhou, bel lytim elladi la âlemlhou ou la âdeb.

« L'orphelin n'est pas celui dont le père est mort, mais celui qui n'a ni science ni éducation. »

Le prophète Mohammed a dit aussi :

« Les savants sont comme les eaux minérales, parce que, de même qu'elles, ils attirent une foule de gens de près comme de loin, qui viennent y chercher la guérison. »

« Je cite toutes ces belles et profondes paroles de ce réformateur, dit l'honorable professeur de Lille, parce que l'on s'évertue généralement à faire peser sur l'esprit du Koran la responsabilité de l'inaction, pour ne pas dire de la dégradation intellectuelle qui caractérise aujourd'hui les populations musulmanes. Que ceux-là lisent et méditent ce Koran, « cette seconde édition de l'Evangile, » selon l'expression de M. Cousin ; « ils y trouveront à chaque page des préceptes sur l'hospitalité, la charité, l'aumône, l'attaque constante de l'idolâtrie et du matérialisme par les armes supérieures du spiritualisme, de fréquentes exhortations aux bons procédés à l'égard des femmes et des esclaves, à l'accomplissement quotidien des devoirs hygiéniques, des obligations du jeûne, de la prière, des détails minutieux sur la jurisprudence ; ils y entendront le Prophète appeler à chaque instant l'attention, la méditation de son peuple sur les merveilles splendides, sur les phénomènes mystérieux de la création. Et les incrédules pourront alors se convaincre que la portée de ce livre et de sa doctrine n'était point de jeter, un jour, les facultés intellectuelles et morales de toute une vaste nation dans un repos stérile, dans une immobilité dégradante : non, certes. Produit hybride des principes du christianisme et du mosaïsme appropriés au caractère oriental, l'œuvre de Mohammed ne devait point, après avoir conduit ses

adeptes à la tête de la civilisation, en Orient et en Occident, se trouver promptement dénaturée par des interprétations aussi fatales qu'absurdes dans leurs conséquences.

« C'est qu'entr'autres grandes fautes, les successeurs de ce guerrier réformateur ne comprirent point que l'esprit, la raison d'une nation ne pouvaient être impunément retenus dans les chaînes de l'oppression par ceux-là même qui ont mission de conduire moralement dans la voie du progrès, et qui, dans le sens contraire, n'aboutissent alors qu'à les vouer à l'asservissement le plus funeste. »

« Il n'y a que nous autres pachas, » s'écriait Moktar, pacha de Djenina, « qui devrions savoir lire et écrire. Si j'avais un Voltaire dans mes États, je le ferais pendre, et si je connaissais quelqu'un de plus puissant que moi, je l'immolerais à l'instant (1). »

De nos jours, « les ulémas, dans leur orgueil, condamnent, comme irreligieux et profane, quiconque s'occupe d'autres choses que de tout ce qui regarde la religion et la théologie (2). »

Pour nous donner une idée de l'état des connaissances des peuples de l'Orient touchant la médecine, l'auteur passe en revue des procédés de guérison employés en Arabie, dans le royaume de Tunis, au Darfour, en Turquie,

(1) Bertherand, p. 37.

(2) *Voyage au Darfour*, par Bey-Omar el Tounsy, traduct. du Dr Perron, p. 448. On appelle *Ulémas*, d'après M. le Dr Bertherand, les élèves qui possèdent les diverses connaissances enseignées dans les écoles de l'Orient. *Ulémas* vient de *alem* (science). Le degré supérieur de l'instruction est donné par le *marabout* (prêtre). Cette instruction consiste dans la psalmodiation du *Koran*, l'étude de ses commentaires, la jurisprudence musulmane, la grammaire, la versification, l'arithmétique, et des notions très incomplètes en astronomie.

en Perse, en Nubie, en Egypte. Partout, Messieurs, ainsi que nous l'apprend M. le Dr Bertherand, l'ignorance la plus crasse et l'emploi des moyens superstitieux tiennent la place de la saine observation. Et cependant, ces peuples, malgré leurs préjugés, leur ignorance, leur haine pour ainsi dire instinctive pour tout ce qui porte le nom de chrétien, se sentent volontairement attirés vers le *toubibe* européen, le médecin. Ils aiment le toubibe comme un bienfaiteur; ils sont presque tentés de le regarder comme un être surnaturel, tant il est vrai de dire que la science a encore le pouvoir de fasciner les esprits alors même qu'elle ne peut les éclairer. Je vais citer un passage d'autant plus important pour ce qui regarde le compte-rendu de cet ouvrage, que l'auteur, dans ses conclusions, n'hésite pas à faire à la médecine une part immense dans la future civilisation des Arabes.

Les *toubibes* français qui ont pratiqué chez les indigènes de l'Algérie, leur rendront la justice que les individus dont ils ont soulagé les souffrances leur ont toujours réservé une hospitalité *particulièrement* démonstrative, empressée, plus ou moins splendide, selon la position pécuniaire. Que de progrès l'autorité supérieure aurait pu réaliser dans la conquête morale des indigènes, si elle avait profité de ces bonnes dispositions en organisant *convenablement* les secours médicaux en leur faveur!

« Les Arabes détenus en France (île Sainte-Marguerite) n'ont jamais manqué, au retour dans la tribu, de mêler au récit des choses et des événements qui les ont le plus frappés durant la captivité, le souvenir du *toubibe* français. Tous se plaisent à rappeler la manière bienveillante dont il les accueillait, son empressement à soulager leurs douleurs. Ces germes de reconnaissance, déposés ainsi dans le cœur de l'Arabe, ne sauraient-ils, à la longue, détruire l'antipathie qui existe entre les deux races? Cette pensée

d'affection pour l'homme qui a pansé ses plaies, calmé promptement, dissipé sûrement ses souffrances, est encore différente du respect dont l'Arabe entoure ses *savants*.

Quiconque lui apporte un soulagement sanitaire, passe à ses yeux pour un inspiré de Dieu, un dispensateur des grâces du ciel; à ce point de vue, c'est un marabout; il jouit de toute la considération, de tout le crédit, de toute la haute réputation d'un personnage influent. Tout cela est parfaitement vrai, mais quelle différence profonde entre la vénération accordée à ce *taleb* et à ce *chikh*, et les sentiments intimes de sympathie durable qu'inspirent les bons procédés, la douceur persuasive, les attentions, la bienveillance, la sollicitude, l'empressement, le dévoûment des médecins français, choses parfaitement inconnues dans la profession médicale arabe?

« En janvier 1847, d'anciens prisonniers indigènes, sortant de la casbah d'Alger, demandèrent spontanément à être reçus par le Dr Bosio, qui les avait précédemment traités à l'île Sainte-Marguerite.

« Peu de temps après, des familles arabes, débarquant de Toulon, reconnaissent le Dr Bosio dans les rues d'Alger, et tous lui baisent les mains, le cœur plein de gratitude.

« La même année, à Bone, un Kabyle sort de l'hôpital, où il venait d'être soigné des suites d'une noyade dont l'avait sauvé, dans le Bou-Djemâa, le procureur du roi. Sa première idée est d'aller voir ce magistrat, et de lui témoigner toute sa gratitude pour son bienfait. Les notables musulmans de la localité ayant eu connaissance de ce fait, vinrent ajouter l'hommage de leurs félicitations à celles de leur coréligionnaire.

« En 1848, les chirurgiens de l'*Asmodée* donnèrent leurs soins aux compagnons de captivité d'Abd-el-Kader, dont quelques-uns étaient blessés. L'émir les remercia par la lettre suivante :

« Louanges à Dieu seul et unique !

« Cet écrit, de la part d'Abd-el-Kader ben Mahi-Eddin,
« est adressé aux chirurgiens français;

« Que Dieu les favorise de sa bonté et les contente ainsi
« qu'ils le méritent.

« Vous avez agi avec bonté envers nos compagnons qui
« sont blessés; que Dieu vous accorde sa grâce et vous
« récompense : il est puissant en toutes choses. »

« J'ai donné mes soins à des malades de plusieurs tribus
« assez éloignées de nos cantonnements, écrivait le Dr Gis-
« card, médecin-major des zouaves en 1834 (1), ce qui m'a
« permis de voyager avec plus sécurité qu'aucun autre. »

« En 1835, le Dr Pouzin, qui avait été soigner beau-
coup d'Arabes au marché de Bouffarik, reçut à dîner le
grand marabout Sidi-Mohammed-Embarek de Coléah.
Pendant le repas, ce dernier dit, en parlant de l'endroit
de la plaine de la Métidja, témoin de la bienveillance
française et du dévoûment médical : « Les Arabes respec-
« teront ce lieu comme sacré ; ils béniront celui qui veut
« leur bien et qui soulage leur misère ; pour moi, je le
« bénirai à la tête des tribus, et jamais ni le fer ni le feu
« ne les toucheront (2). »

« Je l'ai dit (3) et je le répète plus que jamais : « Les
indigènes, en retournant guéris dans leurs tribus, devien-
dront les anneaux épars de la chaîne sympathique qui doit
insensiblement lier les vaincus aux vainqueurs. »

Malheureusement, la déchéance actuelle des Arabes,
les causes qui établissent un antagonisme si profond entre

(1) T. XXXVII des *Mémoires de médecine et de chirurgie militaires.*

(2) P. 75, 76.

(3) *De la création des hôpitaux arabes*, dans l'*Akhbar* (Journal
de l'Algérie) du 17 octobre 1848.

la race conquise et la race conquérante, ne tiennent pas exclusivement au défaut de culture intellectuelle, mais elles se rattachent aux conditions essentielles des habitudes sociales, de la religion, de l'hygiène, des usages, des coutumes, et surtout, par-dessus tout, des mœurs. »

M. Bertherand fait précéder toutes les importantes observations qu'un long séjour en Algérie lui a suggérées, sous ce rapport, par l'exposé de considérations très importantes sur l'organisation physique et morale des Arabes de l'Algérie. On est loin d'être fixé sur la descendance des Arabes de nos possessions. Pour les uns, ils appartiennent à la race sémitique ou syro-arabe. Pour quelques anthropologistes, ils descendent d'Abraham comme les Juifs; pour d'autres, de la branche d'Ismaël. M. l'inspecteur médical Guyon, considérant la minceur des os de leur crâne, leur assigne une origine persane, ce qui me paraît pour le moins très hypothétique. Ce qui ne l'est guère moins, c'est l'opinion du Dr Bodichon qui, établissant un curieux rapprochement entre les caractères physiques et moraux des Arabes et des Bretons, leur a donné une communauté d'origine, celle des Atlantes (tribus africaines), les premiers navigateurs connus. Toutefois, d'après l'opinion générale, les Kabyles, désignés sous le nom de Berbers, descendraient des Phéniciens; leur patrie primitive serait la terre de Chanaan. Quant aux Maures, habitants des villes, ils offrent une race mélangée de ces divers éléments conquérants, tels qu'anciens Mauritaniens, Numides, Phéniciens, Romains, Arabes. M. Guyon pense que cette dernière population est un croisement de races européennes avec les Berbères et les Arabes.

« Quoi qu'il en soit, on peut, dit M. le Dr Bertherand, partager la population actuelle, avec laquelle nous avons des rapports, en trois classes : l'Arabe, le Kabyle et le Saharaoui. L'Arabe habite le Tel, les contrées maré-

cageuses; le Kabyle habite les montagnes; le Saharaoui habite *les oasis*, les terrains sablonneux du sud. Autant de classes, autant de variétés dans la manière de se nourrir, de se vêtir, dans l'industrie, dans le tempérament physique des individus, dans leurs dispositions intellectuelles. L'Arabe a l'intelligence fort ordinaire; le Kabyle applique toutes ses facultés aux arts, à l'industrie; le Saharaoui a une grande facilité de conception, une imagination très vive; mais il est un élément qui établit un lien entre toutes ces classes, c'est l'élément religieux et le fatalisme qui en est la suite; c'est ensuite une dissolution dans les mœurs, dont on se fait difficilement une idée. »

Cette partie du livre renferme des détails très intéressants sur la constitution physique des Arabes, sur leur croissance précoce et sur la précocité des femmes. J'avoue que j'ai dû, après lecture des importantes considérations anthropologiques que renferme l'œuvre de M. le Dr Bertherand, réformer bien des idées que je m'étais faites, d'après les récits des voyageurs, sur les mœurs et le caractère des Arabes. Choisissons un exemple. — On s'est fait généralement une opinion très avantageuse de la sobriété des Arabes :

« Si l'on jugeait le peuple arabe d'après la plupart de ceux qui, depuis vingt ans, croient écrire son histoire réelle en se bornant à l'examen des Maures (les habitants des villes), l'indigène serait digne, par sa sobriété, de prendre place parmi les stoïciens et les pythagoriciens. C'est là une grande erreur, » dit M. Bertherand, « qu'il importe de détruire. Un proverbe arabe dit bien que :

« L'homme a quatre grands ennemis : le diable (*el iblis*), « le monde (*el denia*), l'amour (*el acheûq*) et l'appetit (*el* « *gabèlia*). »

« Mais la manière de satisfaire ce dernier ne tient guère compte de cet aphorisme plein de sagesse. Il est, en effet,

généralement admis qu'on mange peu dans les pays chauds. Montesquieu pensait que, les solides se dissipant moins que les liquides, les fibres s'usaient moins et demandaient peu de réparations. Il faut bien aussi remarquer que si, dans les pays chauds, le poumon exhale moins d'acide carbonique, la suractivité physiologique du foie produit une sorte de pléthore de bile décarbonisante qu'il est naturellement indispensable d'utiliser avec une alimentation suffisante et convenable. N'oublions pas non plus l'activité fonctionnelle de l'enveloppe cutanée, les conditions atmosphériques assez mauvaises dans lesquelles se trouvent l'habitant des plaines et le montagnard. La sobriété, dont on a fait une vertu arabe, n'existe réellement pas et ne saurait exister. « Dans le royaume de Tunis, le musulman « mange *à gogo*, quand on lui donne (1). » C'est la même chose pour l'Arabe algérien. S'il mange peu d'ordinaire, c'est que sa paresse, l'état peu avancé de la culture, la vie nomade, etc..., l'obligent à avoir peu pour se nourrir. Mais, dès qu'il trouve le moyen de s'ingurgiter des masses de *couscouss* avec une goinfrerie dégoûtante, il se garde bien de laisser échapper l'occasion. Ceux qui ont vécu au milieu des Arabes, des Kabyles, des habitants du sud, ont pu être témoins de ces accès de polyphagie. Il en est de même chez les Touareg. « Très sobres au besoin, ils « resteront deux ou trois jours sans boire ni manger plutôt « que de manquer un coup-de-main; mais, très gloutons « à l'occasion, ils se dédommageront largement après la « *razzia* (2). » Les médecins qui ont traité des indigènes,

(1) *Du royaume de Tunis dans ses rapports avec l'Algérie*, par le Dr Brandin, 1850.

(2) *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, par le général Daumas, p. 160.

soit dans les tribus soit dans les hôpitaux, savent bien avec quelle difficulté on les soumet à une alimentation restreinte, et combien il est impossible de leur faire endurer la diète ; ils préfèrent se sauver de l'établissement ou se soustraire à la continuation du traitement chez eux ; et, comme l'a parfaitement observé aussi le Dr Deleau (1), « c'est une remarque que chacun a pu faire, l'Arabe pourra « impunément manger dans des cas qui nécessiteraient la « diète, même pour nos soldats. »

« On serait porté à penser, » ajoute M. le Dr Bertherand, « que le Saharaoui mène une vie plus sobre ; il n'en est rien : si la nécessité des circonstances le force à rester quelques jours sans nourriture et semble devoir l'habituer ainsi à une grande modération dans la quantité de ses aliments, il prend sa revanche pleinement à l'occasion. Il y a un fait certain, c'est que les indigestions, les affections gastro-hépatiques, les diarrhées qui leur succèdent sont très fréquentes dans la population musulmane de l'Algérie. Le Prophète, cependant, avait dit, chap. VII, v. 29 : « Mangez et buvez, mais sans excès ; car Dieu n'aime point « ceux qui commettent des excès. »

Le caractère proprement dit de l'Arabe ne se présente pas sous un jour plus favorable.

« L'éducation intellectuelle de l'Arabe est à peu près nulle. A Alger, sur beaucoup d'écoles indigènes, une seulement est destinée aux jeunes filles mauresques ; encore est-elle d'institution française et dirigée par une Française. Que doit-ce être dans les autres villes, à plus forte raison dans les tribus, les campagnes ? La polygamie, la précocité des unions sexuelles, l'absence d'éducation réduisent les femmes à l'état de brutes, d'esclaves, qui font des

(1) Recueil des *mémoires de médecine militaire*.

enfants, mais ne savent pas les élever. Aucune d'elles ne connaît la lecture ni l'écriture. Les occupations domestiques, la cuisine, le tissage de la laine, la confection des vêtements, le soin des animaux, voilà toute leur existence ! Cette rouille générale de l'intelligence n'est-elle point la source de toutes les misères, de toutes les souffrances physiques, de tous les vices les plus dégradants ? Elle détruit les aiguillons de l'espérance ; elle paralyse toute idée d'entreprises, d'harmonisation des devoirs avec les besoins ; elle tarit tout élan de conception. Alors l'esprit, forcé de s'exercer sans but utile et convenable, s'arrête aux choses les plus futiles, les premières venues ; s'il n'en trouve pas à son gré, il les invente ; de là le fond rêveur, poétique, imaginatif, désordonné de l'esprit arabe, dont la finesse ne peut être niée, mais auquel il manque de l'étoffe, en un mot, de la pénétration. »

Il résulte, Messieurs, de toutes ces études sur les mœurs arabes une triste déduction, un pronostic tellement décourageant, pour nous servir d'une expression médicale, que l'auteur, qui connaît cependant bien son sujet, car il a non-seulement vécu au milieu des Arabes, mais il a étudié leur constitution morale et physique en médecin observateur, en anthropologiste érudit, l'auteur, dis-je, en a pour ainsi dire laissé la responsabilité à un autre savant, M. le commandant Richard. Voici comment s'exprime ce militaire distingué sur la dégradation physique et morale des Arabes :

« Le peuple arabe est un peuple dans un état de dégradation physique et morale qui dépasse toutes nos idées de civilisés. Le vol et le meurtre, dans l'ordre moral, la syphilis et la teigne, dans l'ordre matériel, sont les larges plaies qui le rongent jusqu'à le rendre méconnaissable dans la grande famille humaine. Il est impossible que ses chefs et ses grands ne participent pas un peu de cette dégradation, quelle que soit la richesse des vêtements qui

les recouvrent et la beauté des chevaux qui les portent. La polygamie, en couvrant du manteau de la légalité l'immoralité la plus honteuse et donnant un aliment constant à la jalousie et aux haines rongeuses, fait de la tente un enfer. La jalousie et les haines produisent des disputes intestines, et, quand le maître rentre, le bâton est le seul moyen qu'il emploie pour les calmer. Il serait affreux de raconter tout ce que la brutalité arabe fait supporter au sexe qui a produit Aspasie et Jeanne Darc, les deux faces de la beauté dont il rayonne. Le contre-coup de ces atrocités, qui rappellent les jours des premières calamités humaines, c'est un dévergondage de mœurs, une débauche dont nulle orgie ne peut donner la mesure. La pudeur, qui est le parfum de la femme civilisée, est inconnue à la femme arabe, et elle se livre, sans honte comme sans remords, au premier qui la veut, etc. (1)

Après la description de tant de causes de dégénérescence pour la race arabe, il vous tarde sans doute, Messieurs, de savoir quels sont les éléments régénérateurs que l'auteur va indiquer. C'est ce que, de mon côté aussi, j'ai avidement recherché. Après m'être occupé activement, pour ce qui me regarde, des causes dégénératrices de l'espèce humaine, je crois qu'il est de mon devoir de mettre en relief tout ce qui peut la régénérer. Malheureusement, dans la médecine collective comme dans la médecine individuelle, il est plus facile d'indiquer le mal que de préciser le remède. Ce remède, en effet, n'est pas un spécifique : c'est un ensemble d'applications tirées des moyens intellectuels, physiques et moraux mis à notre disposition. Je me hâte cependant d'ajouter que je suis loin de croire, et

(1) *Etudes sur l'insurrection du Dhara, et de la législation musulmane*, par le commandant C. Richard.

M. Bertherand est dans le même ordre d'idées, que la race arabe soit incurable, qu'elle ne soit pas assimilable à notre civilisation, et conséquemment vouée à l'extermination.

Le type arabe, malgré les causes de dégradation qui l'affectent, conserve encore des éléments de vigueur ; cette dégradation se fait particulièrement sentir, il est vrai, dans la diminution de la population ; mais il paraît certain qu'avec les éléments qui subsistent, il y a possibilité pour nous de régénérer ce peuple. Quel magnifique rôle la France n'a-t-elle pas à remplir sous ce rapport, et combien l'imagination ne se plaît-elle pas à créer, de l'autre côté de la Méditerranée, une autre France qui refléterait notre civilisation et prêterait à la mère-patrie un appui que la perte de nos colonies dans les Indes et dans l'Amérique nous a pour jamais enlevé ?

Les excursions que j'ai faites antérieurement avec vous dans le domaine de l'anthropologie vous ont déjà prouvé, Messieurs, que je ne regarde pas le mélange des races comme un élément de dégénérescence. J'ai combattu, sous ce rapport, le fatal pronostic de M. de Gobineau, et je trouve dans l'ouvrage de M. Bertherand la confirmation de ma manière de voir. Il s'agit seulement de bien choisir l'élément de la fusion ; cet élément n'est pas introuvable, car, d'après l'auteur que je cite, on ne rencontre pas chez les Arabes des conditions altérantes produites par le travail prématuré et exagéré, et qui, dans nos centres manufacturiers, violentent si profondément la taille humaine et la constitution des individus. La croissance, pour ces divers motifs, et grâce aussi à l'influence climatérique, s'opère librement. Enfin l'expérimentation, cette dernière et impérieuse invocation de la science moderne, est là pour justifier nos propres prévisions : les *Kouloughis*, produits d'unions entre femmes indigènes et Turcs, sont plus forts, plus intelligents... Les Maures, habitants des villes et pro-

duits eux-mêmes de tant de fusions qui remontent peut-être jusqu'à la conquête romaine, ne sont nullement dégénérés non plus et paraissent avoir de l'aptitude pour accepter notre civilisation. La chose capitale est d'amener dans notre sphère d'attraction l'Arabe des campagnes, le montagnard Kabyle et l'habitant du désert.

M. Bertherand, et je dois l'en remercier au nom de tous ceux qui pratiquent l'art de guérir, a la plus grande foi dans l'influence de la médecine comme élément de civilisation ; c'est même sur elle qu'il s'appuie, d'une manière un peu exclusive peut-être, mais qui n'en est pas moins l'expression d'une foi vive, ardente, et que respecteront même ceux qui n'accorderont pas à la médecine une influence aussi absolue.

« Nous en sommes intimement convaincu, » dit l'auteur, « la médecine française peut jouer un rôle des plus puissants et des plus complets dans cette grande œuvre de la civilisation d'un peuple, dont le présent ouvrage a cherché à esquisser les tristes conditions physiques et morales.

« Quand on voit les indigènes algériens accepter avec facilité certaines modifications que notre contact, encore peu prolongé, a imprimées à leurs mœurs, à leurs idées, pourvu que leurs intérêts physiques y trouvent une large part, il est permis de se demander pourquoi la médecine n'interviendrait pas efficacement dans le même but civilisateur, pour apporter aussi son contingent de bien-être. Est-ce que l'Arabe ne reconnaît pas aujourd'hui l'équité supérieure de nos lois ? Est-ce qu'il ne préfère pas cultiver son champ sous la protection immédiate de notre autorité ? Est-ce que beaucoup d'indigènes n'ont pas abandonné *la chambre de poils* pour occuper une maison à la française, plus commode, plus sûre, plus salubre ? Est-ce que les Spahis, les Arabes, qui vivent plusieurs années dans les rangs de l'armée, les chefs indigènes qui ont de fréquentes

relations avec nos autorités, ne finissent point par accueillir quelques-unes de nos coutumes et les faire passer dans le mouvement ordinaire de leur existence quotidienne ? »

Partout, d'ailleurs, on trouve l'Arabe disposé à bien recevoir, à bien traiter ceux qui viennent, au nom de la France, soulager ses souffrances et sauvegarder les intérêts sanitaires publics. Tout ce que l'on sait de sa haute vénération et de sa reconnaissance pour les médecins, nous dispense d'entrer ici dans d'autres détails sur ce sujet. C'est que, comme l'a fort bien dit le Dr Guyon (1), « de toutes les branches de nos connaissances, la médecine est celle qui travaille le plus directement au bonheur de l'homme, à son bonheur le plus positif, puisqu'après avoir reçu l'existence, notre plus grand bien sur la terre est de ne pas souffrir. » Or, en observant de près le caractère de l'Arabe, on le trouve très sensible à tout ce qui peut impressionner avantageusement, flatter des instincts matériels, satisfaire son bien-être physique. « *Utiliser, c'est civiliser,* » devient donc ici une maxime politique très opportune à appliquer.

Dans une des séances les plus solennelles du Congrès médical de 1845, que disait le Ministre de l'instruction publique? « Le gouvernement du roi compte beaucoup sur le dévoûment professionnel, sur l'*influence morale* des médecins de l'Algérie *pour la civilisation des Arabes*, pour l'affermissement de la domination française en Afrique. » Et, l'année suivante, (4 juillet 1846), en visitant l'hôpital du Dey, à Alger, le même Ministre disait aux médecins militaires :

« Vous rendez de grands services en ce pays ; mais

(1) *Discours* prononcé à l'École de médecine militaire d'Alger, le 9 février 1831.

2

votre dévoûment, les fatigues et les privations que vous supportez, les soins que vous prodiguez aux soldats malades ou blessés, ne sont pas les seuls mérites que vous ayez auprès du Gouvernement. Vous avez encore une autre mission aussi importante à remplir, *c'est de concourir pour une grande part à faire pénétrer notre civilisation au milieu des tribus arabes ou kabyles. Votre prosélytisme est le seul, peut-être, qui puisse réussir d'ici à de longues années.* Ceux d'entre vous qui seront appelés, à cause de vos ressources médicales, à soulager les indigènes souffrants, arriveront, *sans nul doute, à faire pénétrer et fructifier chez eux quelques-unes des idées de notre civilisation européenne.* Nous espérons que le Gouvernement *vous donnera bientôt, dans ce but, des moyens plus étendus et plus efficaces.* De notre côté, nous ferons nos efforts pour vous mettre en mesure de propager parmi les indigènes l'instruction médicale, qui sera utile à la fois *à l'humanité et à l'établissement de notre puissance dans ce pays.* »

« Nous nous contenterons, « dit M. le Dr Bertherand, » de citer encore à ce sujet l'opinion d'un des hommes les plus considérables de l'époque (1) :

« L'armée possède une classe d'hommes qui, avec un « peu d'aide, *s'attachera beaucoup d'indigènes :* ce sont les « médecins. Les Arabes et les Kabyles ont en leur talent « une confiance illimitée, et reconnaissent les soins qu'ils « reçoivent d'eux par les devoirs de l'hospitalité les plus « sacrés parmi ces peuples. Un médecin, connu pour tel, « parcourt les tribus ennemies avec la certitude d'être par- « tout recherché et protégé.... Faire du bien aux hommes, « c'est les préparer à reconnaître une supériorité et à rece- « voir une direction... Les musulmans n'ont jamais répugné

(1) Le baron Beaude; l'*Algérie*, t. II.

« à accepter le bien que leur apportaient des mains chré-
« tiennes, et l'obstacle qui nous sépare est bien plus dans
« les mœurs que dans les cultes. »

J'accepte ces conclusions; j'aurais voulu que l'auteur donnât, à cette partie de son œuvre, une extension plus grande, et qu'il examinât la question à un point de vue plus large et plus philosophique.

Je m'explique en quelques mots, car je serais fâché que cette appréciation critique fît naître dans vos esprits le moindre doute sur la valeur intrinsèque d'un ouvrage aussi important, aussi éminemment utile que celui dont je suis le rapporteur. Je vois dans la régénération d'un peuple deux temps bien distincts, correspondant à deux séries d'applications médicatrices dont il est bon de faire ressortir les conséquences.

En admettant que la régénération d'un peuple soit possible, il est évident qu'une pareille œuvre n'est pas l'affaire d'un jour. Il est un temps que j'appellerais volontiers la période d'initiation, et qui consiste à s'attirer les sympathies de ceux que l'on veut modifier; il faut alors s'occuper d'une manière spéciale de leur bien-être matériel. Il est juste que les avantages réels de la paix fassent compensation aux tristes nécessités d'une guerre de conquête. Nous semblons entrer, pour ce qui regarde l'Algérie, dans cette période, et ce n'est que plus tard que l'instruction, avec le but avoué du développement des facultés intellectuelles et morales des individus, couronnera l'œuvre de la régénération en disposant peu à peu la génération présente à transmettre à la génération qui suit certaines dispositions sans lesquelles le progrès est irréalisable. Je parle de ces dispositions innées pour le bien, de ces aptitudes pour les sciences et les arts qui sont, chez les nations civilisées, un héritage qu'une génération lègue à une autre. L'appauvrissement de cet héritage est un

signe fatal ; il indique un mal profond qu'il s'agit d'attaquer à sa source. Mais on comprend que si cet héritage constitue un capital moral aussi précieux, il ne peut se former de toutes pièces ; il doit être l'œuvre successive du temps, autrement dit, des *transmissions héréditaires de bonne nature*. C'est donc une chose bien complexe que celle de la régénération d'un peuple, d'une race, et c'est ce qui fait que le seul reproche que j'adresse à l'auteur, reproche intéressé, du reste, puisque je m'occupe, de mon côté, des éléments régénérateurs de l'espèce humaine, est de n'avoir pas examiné peut-être ce côté de son œuvre d'une manière aussi complète que j'eusse pu le désirer ; il a évidemment cédé à une préoccupation médicale, celle de nous faire connaître à fond le tempérament physique et moral de l'Arabe, et les causes de son infériorité actuelle dans la hiérarchie des nations civilisées ; je lui sais néanmoins un gré infini d'avoir mis en relief que les unions entre les différentes races de l'Algérie n'ont pas été une cause de dégénérescence. Quoi qu'il en soit, le but que s'est proposé M. le D[r] Bertherand était par lui-même assez vaste, et l'auteur l'a atteint complètement ; son œuvre est une de celles où ceux qui voudront connaître à fond la race arabe, son passé, son présent, son avenir, trouveront non-seulement les détails les plus attrayants, les plus véridiques, mais encore les enseignements les plus utiles.

Je propose de voter des remercîments à l'auteur, et de placer honorablement son œuvre dans les archives de la Société.

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX ANTHROPOLOGIQUES

DE

M. LE Dr MOREL,

PAR M. A. LÉVY,

Secrétaire de la classe des Sciences de l'Académie de Rouen.

Il y a un an, Messieurs, à pareille époque, vous receviez au sein de cette Académie un membre nouveau, un collègue qu'une réputation justement méritée avait précédé dans notre ville, et vous connaissiez déjà, par la valeur incontestable de ses œuvres, l'habile aliéniste qui venait de recevoir la grave mission de soulager près de nous de douloureuses infortunes. La Compagnie a appris avec bonheur que l'Institut, appréciant comme elles le méritaient les savantes études de M. le Dr Morel, avait décerné à notre confrère un prix de 2,500 fr. pour son remarquable Traité *des Dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine, et des causes qui produisent ces variétés maladives*.

M. le Président, se faisant l'interprète des sentiments de la Compagnie, a exprimé à M. Morel toute la satisfaction que ses collègues avaient éprouvée à la nouvelle d'un si légitime succès.

M. Morel, voulant prouver à l'Académie la haute valeur qu'il attache à sa sympathique approbation, a communiqué à la Compagnie des travaux inédits *sur l'Amélioration intellectuelle, physique et morale de l'espèce humaine.*

Toutes les aspirations des peuples européens, a dit M. le Dr Morel, tendent vers l'avènement d'une ère meilleure, que tout le monde désire, et dont personne ne saurait encore définir exactement les modes de réalisation les plus efficaces et les plus opportuns; mais ce besoin d'amélioration tend malheureusement à prendre une direction où les intérêts de la vie matérielle priment ceux de la vie intellectuelle et morale.

Au milieu du concert de louanges que provoque le spectacle des merveilles enfantées par le génie de l'homme depuis un demi-siècle, se sont élevées des voix inquiètes qui ont contrasté avec celles de ceux qui trouvent que tout est pour le mieux dans l'état actuel de la société.

Certaines personnes pensent qu'il existe dans l'espèce humaine des variétés, peut-être même des races dégénérées, et que les causes de cette décadence intellectuelle, physique et morale doivent provoquer les efforts des savants et des hommes de bien, dans le sens des moyens à opposer à tant de maux.

Notre confrère a abordé cette grave question sur le terrain scientifique et pratique, en recherchant les signes de l'ordre intellectuel, physique et moral, au moyen desquels on peut reconnaître les variétés dégénérées.

Un des phénomènes les plus importants à examiner, dit l'auteur, est celui de la fécondité ou de la stérilité des individus.

C'est sur le fait de la fécondité continue entre individus de même espèce que s'est appuyé Buffon pour prouver l'unité de l'espèce humaine.

Tous les hommes, quelle que soit la différence des races,

peuvent s'unir et propager en commun la grande et unique famille du genre humain.

Cette importante vérité se prouve encore par l'expérimentation physiologique ; tous les individus d'une même espèce se propagent entr'eux, et possèdent ce que les naturalistes appellent *la fécondité continue.*

Ceux d'un même genre s'unissent, mais ils ne font que des métis *à fécondité bornée.*

Or, la plus grave objection qu'on ait faite à l'unité de l'espèce humaine, est que les métis dans les races humaines avaient une fécondité bornée et ne pouvaient aller au-delà de la troisième ou quatrième génération ; mais ce fait est radicalement faux.

Ce qui est peut-être non moins exagéré, d'après M. Morel, c'est l'opinion de M. Gobineau, sur les conséquences fatales du mélange des races ; mais, pour démontrer en quoi les naturalistes ont péché par exagération, M. Morel a fait intervenir l'élément pathologique, et nous a exposé ce qu'il faut entendre par fécondité bornée et par stérilité chez les *variétés dégénérées.*

M. Morel a rappelé un fait bien reconnu aujourd'hui, c'est celui de la mortalité très grande des enfants qui naissent dans les conditions où les parents ont été soumis à des causes déprimantes et essentiellement dégénératrices, telles que la misère, les vices et les maladies.

Notre savant confrère a observé que la mortalité est grande dans les familles des aliénés, et qu'il n'est pas rare d'observer chez les enfants, victimes de causes dégénératrices, le phénomène de la stérilité.

On remarque en outre chez eux, indépendamment des déformations particulières de la tête, une intelligence souvent obtuse, des tendances vicieuses, des facultés bornées, et des aptitudes restreintes pour telle ou telle profession manuelle. Notre confrère fait ressortir l'importance de ces

faits pour la médecine légale, pour les mariages à contracter, et pour l'éducation de certains enfants nés dans des conditions maladives.

Tous les faits d'imbécillité ou d'idiotie congénitale ne proviennent pas tous des causes que nous avons énumérées ; il existe encore des causes physiques et morales indépendantes de la moralité des parents, et qui peuvent amener ces résultats déplorables ; telles sont les frayeurs ressenties par la mère, les convulsions du jeune âge chez les enfants, les coups et les chutes sur la tête et autres causes encore.

Ces considérations ont servi à M. Morel de transition à l'étude des causes d'infériorité chez les différentes races humaines. « En cherchant, dit-il, l'existence d'un genre animal à placer entre le genre *homo* et le genre *gibbon*, les naturalistes, à commencer par Bory de Saint-Vincent, ont faussé la vérité des faits, ils ne les ont pas rapportés à leurs véritables causes. »

Tout ce que l'on peut dire de la dégradation intellectuelle, physique et morale des Boschimans et de quelques autres races inférieures, trouve son explication naturelle dans la misère extrême qui a pesé sur les différentes fractions de l'humanité, et qui les a soustraites à la bienfaisante influence de la civilisation. D'ailleurs, les faits extrêmes de barbarie, l'anthropophagie entr'autres, ne sont pas des faits inhérents à la nature d'espèces distinctes. D'abord ces tendances ne sont pas universellement répandues ; elles sont, le plus ordinairement, le résultat de transmissions héréditaires de mauvaise nature, et l'observation prouve que ces instincts déplorables ont pu être corrigés par la conversion de ces peuplades déshéritées. Pour les expliquer, il n'est donc pas nécessaire de recourir à la théorie des créations multiples de l'homme dans ses rapports avec les diverses zones géographiques.

M. Morel, en nous montrant ensuite les différences extrêmes que l'élément maladif apporte dans les formes de la tête et du squelette humain chez les variétés dégénérées, est venu au-devant de l'objection principale que l'on a voulu déduire de ces dissemblances chez les races inférieures. Rien n'empêche donc d'admettre qu'une cause de l'ordre maladif ait déterminé, chez les Lapons et chez d'autres races inférieures, l'état de dégradation physique qui est le cachet de ces races.

La même induction analogique s'applique aux phénomènes anormaux de l'ordre intellectuel et moral que l'on remarque chez les insulaires de la Polynésie et dans la race indigène de l'Amérique.

Nous avons pareillement vu, dans les variétés dégénérées dont M. Morel nous a montré les tristes spécimens, les déviations les plus extraordinaires du caractère intellectuel et moral de l'homme. La pathologie suffit pour expliquer ces résultats, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la théorie de la création d'espèces distinctes. Pourquoi en serait-il autrement pour les races inférieures? Enfin, pour compléter la démonstration, il suffit de considérer les résultats obtenus par les missionnaires au milieu des peuplades les plus abruties en apparence; toutes ont été susceptibles de comprendre et d'accepter la loi morale et religieuse qui a conduit dans la voie du progrès les peuples les plus avancés actuellement en civilisation.

M. le Dr Vingtrinier, tout en adoptant une partie des opinions de M. le Dr Morel, a cru devoir combattre le principe de l'unité de l'espèce humaine. M. Vingtrinier pense que son honorable confrère n'a pas présenté d'arguments tout-à-fait concluants à l'appui de sa thèse. Une famille française, par exemple, allant habiter la Cafrerie, pourrait-elle, sous l'influence climaterique, devenir aussi dégénérée que les habitants de ces tristes contrées? M. Vingtrinier ne le

pense pas ; il est porté à croire qu'il y a, dans la nature, des types essentiellement variés.

M. Morel a défendu l'opinion de l'unité de la race humaine ; il a fait ressortir l'argument principal qu'il a déjà fait valoir de la fécondité indéfinie des individus originaires de races différentes qui s'étaient mélangées.

Quant à l'objection qu'un blanc transporté en Nigritie ne pourrait pas devenir noir et réciproquement, il faudrait avant tout, dit M. Morel, établir d'une manière bien précise ce qu'on entend par ces mots : *un nègre !* Il y a bien des types différents ; il y a, en quelque sorte, une gradation ; comment ces dégénérescences graduelles se sont-elles produites? Il est difficile de l'établir d'une manière complète. Cependant on retrouve, dans les anciennes peintures égyptiennes, la représentation de certains types qui ont disparu parce que les races dont ces individus faisaient partie se sont croisées avec d'autres.

C'est, du reste, ce qui arrive encore de nos jours. La race anglaise perd dans les Indes son teint caractéristique ; la figure des colons devient rapidement basanée sous la double influence des chaleurs asiatiques et des maladies endémiques.

Les sages aperçus de M. Morel, ses intéressantes communications, sont les éléments d'un ouvrage que notre savant confrère écrira un jour, pour servir de complément à son beau Traité *des Dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine* (1).

(1) *Nouveaux Éléments d'anthropologie pathologique*, pour faire suite au Traité *des Dégénérescences dans l'espèce humaine*. M. Morel a déjà réuni les principaux matériaux de ce travail qu'il espère publier dans le cours de l'année 1859.

MÉDECINE MENTALE.

SWEDENBORG.

21

SWEDENBORG;

SA VIE, SES ÉCRITS, LEUR INFLUENCE SUR SON SIÈCLE,

OU

COUP D'ŒIL SUR LE DÉLIRE RELIGIEUX,

Par M. le Dr MOREL,

Médecin en chef de l'Asile des aliénées de Saint-Yon, à Rouen.

(*Mémoire lu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen dans la Séance du* 30 *Avril* 1858.)

Si nous ouvrons un de nos dictionnaires biographiques à l'article *Swedenborg*, nous apprenons que cet enthousiaste Suédois, qui a réussi à fonder une secte malgré l'extravagance de sa doctrine (je cite les propres paroles des biographes), naquit à Stockolm le 29 janvier 1689, et qu'il mourut à Londres le 19 mars 1772. Cette existence si longue peut se partager en deux parties bien distinctes : dans la première, certains biographes rendront hommage au savant qui produisit tant d'œuvres remarquables, pour ne citer que *les Essais et remarques sur les mathématiques et la physique; de la nouvelle Méthode pour trouver les longitudes, soit en mer, soit sur terre, au moyen de la lune.* Dans la seconde partie, au contraire, les mêmes biographes ne rappelleront les traités *Du Ciel et de l'Enfer*, ceux de la *Nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste*,

celui de l'*Apocalypse révélée*, et tant d'autres encore ; que comme preuve des aberrations auxquelles peuvent se laisser entraîner les esprits les plus distingués!

En vain cherchons-nous une appréciation moyenne entre ces deux époques de sa vie, qui nous fixe sur la valeur de cet homme extraordinaire. Ses premiers ouvrages ne sont plus assez connus aujourd'hui, et la période mystique de son existence est jugée diversement, selon que l'on a affaire à ses critiques ou à ses enthousiastes. Pour ceux-ci, il reste le fondateur de la Jérusalem nouvelle, le nouveau prophète envoyé de Dieu; pour ceux-là, il n'est qu'un imposteur ou un aliéné. Encore, les plus indulgents s'en tiennent-ils au terme vague d'*illuminé*, qui désignerait, si je ne me trompe, une situation intermédiaire entre l'exaltation produite par la folie et la force intellectuelle que donne l'ardeur des convictions vraies ou fausses. Dans la biographie la plus récente de Swedenborg par Görrès, nous voyons plutôt l'exposé des doctrines de Swedenborg dans leur rapport avec les les croyances de l'Eglise, que l'historique des circonstances qui amenèrent l'avénement de cet étrange réformateur, dont l'influence, à l'époque où nous vivons, mérite cependant d'être étudiée (1). Il nous serait difficile, d'un autre côté, malgré le schisme qui existe dans la secte swedenborgiste, de baser nos appréciations sur l'enthousiasme de ses adeptes. Lorsqu'on ne voit plus, dans l'homme dont on se dit le disciple, qu'un prophète envoyé de Dieu pour révéler au monde une religion nouvelle ; lorsqu'on le compare à Zoroastre, Moïse, Boudha, Confucius, Jésus-Christ, lesquels, dit un admirateur passionné de Swedenborg,

---

(1) Emmanuel Swedenborg: *Seine visionem und sein verhältnisz zu kirche.*

ont les mêmes principes et se proposent la même fin que son maître, quoique celui-ci les dépasse de beaucoup par la sublimité de sa doctrine, on reste effrayé en présence d'une confusion aussi déplorable des notions les plus élémentaires touchant Dieu, la révélation et la vérité. La peine que l'on éprouve est d'autant plus vive, l'anxiété de l'esprit d'autant plus grande, que l'on trouve aujourd'hui, parmi les sectateurs de Swedenborg, des hommes d'un mérite incontestable, je dirai même des intelligences d'élite et surtout des âmes ardentes, prêtes à sceller leur foi par le sacrifice de leurs plus chers intérêts.

Amené, par la nature spéciale de mes études, à méditer sur les causes qui, de près ou de loin, agissent sur l'obscurcissement ou la perte des facultés humaines, j'ai eu, en ces derniers temps, occasion de m'occuper des doctrines de Swedenborg, et de l'influence que ces doctrines pouvaient exercer sur le monde des intelligences. J'ai cherché aussi les rapports qui unissaient ces doctrines avec celles d'autres révélateurs des temps modernes, Jacob Boëhm, Martinez Pasqualès, Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, Mme Guyon, Mme Bourignon et autres personnages célèbres par leurs excentricités mystiques et par leurs prétendues révélations. Je vais avoir l'honneur de vous exposer, dans cet essai, les considérations psychologiques que cette étude m'a suggérées; je le ferai simplement, brièvement, et sans autre prétention que celle de me rapprocher autant que possible de la vérité.

§ Ier.

La notice du célèbre psychologue Ideler sur Swedenborg, notice qu'il a lui-même empruntée à la biographie

très étendue de Görrès sur le même sujet, m'avait laissé complètement indécis sur l'idée que je devais me faire de l'illustre Suédois, et sur la place qu'il était possible de lui assigner, soit dans la hiérarchie des intelligences séduites par l'erreur, soit dans la catégorie des esprits égarés par le délire. Dans son ouvrage intitulé : *Essai d'une théorie sur le délire religieux*, le célèbre aliéniste et psychologue Ideler établit plusieurs classifications des délires religieux dans leurs rapports avec certains sentiments prédominants. Il existe, dit-il, un délire qui a son origine dans l'amour passionné de la divinité, ou, si l'on veut, dans l'amour de Dieu poussé jusqu'à l'exagération ; il existe un autre délire qui a son point de départ dans l'idée excessive que l'on se fait de la justice divine. Cette crainte peut aller si loin, qu'elle engendre, avec la terreur et le remords, l'idée du suicide, et qu'elle peut porter les hommes les plus inoffensifs, les plus doux et les plus humbles, à des actes épouvantables, comme de sacrifier à un sentiment mal compris les objets de leurs plus chères affections. Tous les médecins aliénistes ont soigné dans leurs asiles ces tristes victimes du délire par religion mal entendue. En signalant ce phénomène de pathologie mentale, j'appelle d'avance votre attention sur la tendance qui domine ces malheureux de se croire des prophètes, des inspirés, et de se poser, sur le piédestal de leur folie, en réformateurs du genre humain.

Un insensé de cette catégorie m'a légué plusieurs volumes d'écrits incohérents qu'il écrivit, dit-il, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, et je puis assurer que beaucoup de pages écrites par cet homme simple et ignorant, n'auraient pas déparé les œuvres de quelques-uns des illuminés dont je viens de citer les noms.

Mais, pour en revenir à Swedenborg, son délire n'aurait rien de commun avec ces dangereuses folies dont les

éléments générateurs sont la crainte, la terreur, et dont les tristes victimes sont, le plus ordinairement, renfermées dans nos Asiles.

Ame ardente, pleine de foi et d'amour de Dieu, comme l'attestent ses nombreux écrits, Swedenborg quitta le monde et sacrifia à ses convictions religieuses la brillante position qu'il occupait. Trente ans de sa vie furent consacrés à propager ses doctrines, et, pendant ces trente années, il vécut plutôt dans le commerce des anges que dans le commerce des hommes; tout ce qu'il a écrit, c'est Dieu qui le lui a révélé. « Quand j'assurerai aux hommes, dit-il, que j'ai reçu cet ordre, ils ne me croiront pas; alors il me restera la satisfaction d'avoir obéi à mon Dieu, et je leur repondrai, avec Paul aux Corinthiens : *Nos stulti propter Christum;* » et il ajoute, avec le commentateur : « *Si insanimus, in Deo insanimus.* »

Il n'en faut pas beaucoup plus à Ideler, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, pour classer Swedenborg dans la catégorie des délirants par excès d'amour divin, et de l'associer, — veuillez ne pas être scandalisés de ce que je vais ajouter d'après le psychologue allemand, — de l'associer à saint Antoine et à saint Hilarion, à MMmes Guyon et Bourignon. Cela seul, Messieurs, suffirait pour vous faire voir que la classification du psychologue allemand ne repose pas sur une base bien solide. Si M. Ideler était un auteur peu connu, je n'aurais pas relevé cette manière de classer Swedenborg, mais je cite un homme dont les ouvrages sont répandus dans toute l'Allemagne, et qui jouissent en ce pays d'une réputation classique. Que, pour ce qui regarde particulièrement Swedenborg, on puisse dire : *Peccavit excessu amoris divini*, je le veux bien; mais ce n'est pas dans l'excès d'amour divin qu'il faut chercher la cause absolue des aberrations intellectuelles du même genre. Il existe d'autres fondateurs de sectes

dont les extravagances ont un point de départ différent : les uns ont été de véritables imposteurs, et ont cédé au désir de se faire un nom ; ils n'ont eu d'autre amour que de satisfaire leur haine ou leur orgueil. Les autres, comme Swedenborg, ont pu être de très bonne foi ; c'étaient des hommes profondément honnêtes, mais qui, pour avoir sacrifié à une idée exclusive, ont éprouvé des phénomènes cérébraux qui les ont entretenus dans leur manière de voir, phénomènes qui, en surexcitant la force de leur imagination, nous expliquent, jusqu'à un certain point, et l'ardeur de leurs convictions et l'influence qu'ils ont exercée sur leurs semblables.

Ces préliminaires étaient indispensables, Messieurs, pour vous prouver que l'appréciation sur Swedenborg, sur ses écrits et sur leur influence, était encore à faire. J'ai cherché à former ma conviction, non-seulement en lisant les écrits de cet homme singulier, en les comparant avec les productions d'autres illuminés, en consultant les opinions de ses sectateurs et de ses adversaires ; mais j'ai eu le triste privilége d'observer l'influence de la doctrine swedenborgiste sur un malheureux adepte qui est venu expier, à l'Asile dont j'étais le médecin en chef avant de remplir les mêmes fonctions à Saint-Yon, l'enthousiasme irréfléchi qui l'avait précipité corps et âme dans les croyances erronées de l'auteur de la *Jérusalem nouvelle*. Ce que je vais avoir l'honneur de vous dire est détaché d'un travail sur les causes de l'égarement de l'esprit humain. Aussi, ai-je besoin de toute votre indulgence pour oser livrer à vos appréciations un fragment qui ne peut présenter d'intérêt, que si on le relie par la pensée à l'ensemble des faits dont il est momentanément distrait.

§ II.

Emmanuel Swedenborg naquit, comme nous l'avons vu, à Stockolm, de 1688 à 1689. A l'âge de vingt-et-un ans, le futur fondateur d'une secte religieuse nouvelle débuta, dans le monde littéraire, par un poème intitulé : *Ludus heliconus, sive carmina miscellanea.* L'amour des voyages lui fit ensuite parcourir l'Angleterre, la Hollande, la France et l'Allemagne. Il augmenta, dans sa fréquentation avec les hommes les plus célèbres de l'époque, les vastes connaissances qu'il possédait dans les sciences naturelles, et Charles XII le nomma assesseur du Collége des mines. Investi plus tard de la confiance de la reine Ulrique Eléonore, Swedenborg continua de justifier la grande réputation qu'il s'était acquise dans les sciences naturelles et dans les sciences philosophiques, en publiant des ouvrages qui eurent, à leur époque, le plus grand retentissement, et qui mériteraient encore d'être étudiés aujourd'hui. Le plus considérable de ces ouvrages est celui qu'il publia en 1734, et qui a pour titre : *Principia rerum naturalium, sive novorum tentaminum phænomena mundi elementaris philosophice explicandi, libri tres* (in-fol.). Cet immense travail, composé dans le véritable esprit cartésien, fait ressortir à chaque instant les vastes connaissances de son auteur en métaphysique et en mathématiques. Le caractère moral de Swedenborg y brille de tout son éclat, car il ne veut que le triomphe de la vérité, et il ne recherche que la glorification du Créateur dont il proclame la sagesse infinie dans chacune de ses œuvres.

Le seul examen des œuvres scientifiques de l'illustre Suédois suffirait pour défrayer plusieurs de nos séances ; mais n'ayant d'autre but que d'appeler votre attention sur

les doctrines mystiques de l'auteur, sur les conséquences qu'elles eurent à leur apparition, et sur les liens qui rattachent ces doctrines aux productions fantastiques de quelques autres prétendus inspirés, j'ai hâte d'arriver à cette époque solennelle de l'existence de Swedenborg, où le savant disparaîtra pour faire place au fondateur d'une religion nouvelle ; ce n'est qu'à ce point de vue que je veux l'examiner.

§ III.

En l'année 1745, Swedenborg, âgé alors d'environ cinquante-six ans, se trouvait à Londres lorsqu'il eut la première vision qui influa d'une manière si remarquable sur ses destinées ultérieures. Nous préférons le laisser raconter lui-même cet événement.

Voici ce qu'il dit dans une lettre adressée à M. Robsam, et qui se trouve dans la préface de *Cœlo et Inferno* :

« Je dînais fort tard dans mon auberge à Londres, et mangeais avec un grand appétit, lorsqu'à la fin de mon repas je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandait sur mes yeux, et que le plancher de ma chambre était couvert de reptiles hideux ; ils disparurent, les ténèbres se dissipèrent, et je vis clairement, au milieu d'une lumière vive, un homme assis dans le coin de ma chambre, qui me dit d'une voix terrible : *Ne mange pas tant!* A ces mots, ma vue s'obscurcit ; ensuite elle s'éclaircit peu à peu, et je me trouvai seul. La nuit suivante, le même homme, rayonnant de lumière, se présenta à moi et me dit : Je suis le Seigneur créateur et rédempteur, et je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et spirituel des Écritures sacrées ; je te dicterai ce que tu

dois écrire. Pour cette fois, je ne fus point effrayé, et la lumière, quoique très vive, ne fit aucune impression douloureuse sur mes yeux. Le Seigneur était vêtu de pourpre, et la vision dura un quart d'heure. Cette nuit même, les yeux de mon homme intérieur furent ouverts et disposés pour voir dans le ciel, dans le monde des esprits et dans les enfers, où je trouvai plusieurs personnes de ma connaissance, les unes mortes depuis longtemps, les autres depuis peu. »

A dater de cette époque, Swedenborg renonça à ses honneurs et dignités; il se retira complètement du monde, dit adieu aux affaires, ne s'occupa que d'œuvres bienfaisantes, et consacra à ce but des sommes énormes que quelques biographes évaluent à des millions. Quoiqu'il fût arrivé à cette époque de la vie où l'homme qui a consacré toutes ses facultés à la recherche des vérités scientifiques éprouve le besoin de repos, il semblait, au contraire, qu'il fût doué d'une énergie nouvelle pour remplir la mission dont il se croyait investi. Trente-deux années de sa vie furent employées à des travaux spéciaux, pour révéler aux hommes le sens des Écritures sacrées; et, chose extraordinaire, son ardeur ne se démentit pas un seul instant; et ses facultés intellectuelles, quoique dirigées vers un ordre de choses tout-à-fait étrangères à ses études antérieures, parurent toujours, d'après le jugement de Görrès, s'exercer avec cette lucidité et cette rigueur dans la méthode qui semblent être le partage des esprits voués aux sciences mathématiques.

Avant de porter un jugement quelconque sur les œuvres de Swedenborg, peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de donner la nomenclature de ses principaux ouvrages mystiques, qui sont : *Du Ciel et de l'Enfer*, 1 vol. — *De la vraie Religion chrétienne*, 2 vol. — *Doctrine de la Vie pour la Nouvelle Jérusalem*, 1 vol. — *De la Nouvelle*

Jérusalem et de sa doctrine céleste, 1 vol. — *La Sagesse angélique sur le divin Amour et la divine Sagesse*, 1 vol. — *La Sagesse des Anges et de la divine Providence*, 1 vol. — *L'Apocalypse révélée*, 2 vol. — *Doctrine de la Nouvelle Jérusalem sur le Seigneur*, 1 vol. — *Doctrine sur l'Écriture Sainte*, 1 vol. — *Doctrine sur la Foi*, 1 vol. — *Du Commerce de l'Ame avec le Corps*, 1 vol. — *Des Terres dans notre monde solaire et des Terres dans le monde astral*, 1 vol. — *Arcanes célestes, contenant l'explication du sens spirituel de la Genèse et de l'Exode*, 16 vol. (trois seulement sont traduits.) — *Délices de la Sagesse sur l'amour conjugal, et Voluptés de la folie sur l'amour adultère*, 1 vol. — *Du Cheval blanc dont il est parlé dans l'Apocalypse*, 1 vol. — *Du Culte et de l'Amour de Dieu*, 1 vol. — *Exposition sommaire du sens interne des Livres prophétiques, de la Parole de l'Ancien-Testament et des Psaumes de David*, 1 vol. — *Du divin Amour et de la divine Sagesse*, 1 vol. — *Clef hiéroglyfique des Arcanes spirituels et naturels*, 1 vol. — *Des Moyens qui conduisent à la vraie philosophie, et de l'Homme vraiment philosophe*, 1 vol.

Telle est la liste très abrégée des principaux ouvrages de Swedenborg traduits dans notre langue. Cette liste sera bientôt augmentée, grâce à l'activité que déploie l'Église swedenborgiste établie à Paris, ainsi qu'aux immenses ressources pécuniaires mises à la disposition de cette Église par un de ses adeptes les plus fervents.

Dans tous ses ouvrages, Swedenborg, si l'on en croit un de ses admirateurs (1), Swedenborg, ce nouveau prophète envoyé de Dieu pour révéler la foi nouvelle, explique la nature de l'âme et son union avec le corps ; il y parle divinement et positivement de Dieu, des anges, du ciel,

(1) Fraiche.

de l'enfer; il détaille toutes ces merveilles en témoin oculaire et en homme sensé; il ne cherche de garants que dans les cieux; il atteste Dieu et les anges de la certitude de sa mission, de la vérité de ses écrits. Ecoutons-le parler lui-même dans la préface de l'*Apocalypse révélée* :

« Dans mes explications de l'*Apocalypse*, je n'ai rien mis du mien; je n'ai parlé que d'après le Seigneur, qui avait dit par son ange à Jean : Tu scelleras par les paroles de cette prophétie (1), voulant faire entendre que l'éclaircissement de l'*Apocalypse* aurait lieu par la suite. La plupart de ceux qui liront mes ouvrages, surtout la description des cieux, croiront que c'est un produit de mon imagination; mais j'affirme en toute vérité que ces faits se sont passés sous mes yeux, que je n'étais pas alors dans un état de sommeil, mais en pleine veille. Le Seigneur s'est montré à moi et m'a donné ordre et mission pour instruire les hommes sur ce qui regarde sa nouvelle Eglise, dont Jean a parlé dans l'*Apocalypse* sous le nom de la *Nouvelle Jérusalem*. Le Seigneur a ouvert l'intérieur de mon esprit et m'a mis dans un état tel que, depuis vingt-cinq ans, je suis dans le monde spirituel avec les anges, et sur la terre avec les hommes. Les apôtres, après la résurrection du Seigneur, Paul, Ezéchiel, Daniel, Zacharie, Elysée et tant d'autres serviteurs de Dieu, ont vu les choses du monde spirituel, parce que les yeux de leur esprit avaient été ouverts. Est-il étonnant qu'il ait plu au Seigneur de faire encore aujourd'hui la même grâce à un homme pour le mettre en état d'instruire ses semblables, au moment du rétablissement de l'Eglise? En décrivant les merveilles des cieux et du dessous des cieux, j'obéis à l'ordre de Dieu. »

« Le Seigneur m'a rendu témoin du jugement dernier

---

(1) *Apocalypse*, XXII, 10.

exercé dans le monde des esprits en 1757, et j'en rends témoignage certain aux hommes pour les instruire sur le véritable sens intérieur caché de l'Écriture-Sainte. J'ai vu les cieux et les anges (1) : l'homme spirituel voit l'homme spirituel beaucoup mieux que l'homme terrestre ne voit son semblable.. .... On est maître de ne pas me croire ; je ne puis placer les autres dans l'état où Dieu m'a mis pour les convaincre, par leurs yeux et leurs oreilles, de la vérité des faits que j'ai avancés. Il ne dépend pas de moi de les faire converser avec les anges, ni d'opérer des miracles pour disposer leur entendement ; mais lorsqu'on lit avec réflexion mes écrits pleins de choses ignorées jusqu'à présent, on peut conclure que je n'en ai eu connaissance que par des apparitions réelles et par plusieurs conversations avec les anges. Je reconnais que Dieu ne m'a pas fait cette grâce uniquement pour moi, mais parce qu'il l'a jugée nécessaire au bonheur et à l'instruction de tous les chrétiens. J'ai reçu du Seigneur l'ordre de publier mes écrits, et ne pense pas que, sans cet ordre, je me fusse avisé de publier des choses que je soupçonnais bien qu'on tiendrait pour mensonges, et qui me donneraient du ridicule dans l'esprit de bien des gens. Quand je les assurerai que j'ai reçu cet ordre, ils ne m'en croiront pas ; alors il me restera la satisfaction d'avoir obéi à mon Dieu, et je leur répondrai avec Paul aux Corinthiens : *Nos stulti propter Christum ; si insanimus, in Deo insanimus.* »

Ces affirmations de Swedenborg se retrouvent avec profusion dans tous ses écrits. Dans son *Traité de la vraie Religion chrétienne*, il dit : « Le Seigneur s'est manifesté à moi ; il m'a donné mission et ordre de révéler ce que j'écris ; il a ouvert les yeux de mon esprit, et ainsi m'a

(1) Supplique au roi de Suède.

introduit dans le monde spirituel où j'ai vu les cieux et les enfers. J'ai parlé aux anges et aux esprits comme un homme parle à un homme, et cela pendant plus de vingt-cinq ans. »

Ses formes affirmatives sont parfois solennelles; c'est en présence du Seigneur et dans la présence des anges qu'il a vu, qu'il a entendu..... Il est rare que le chapitre final de ses traités ne se termine par la relation d'une vision céleste, sous le titre de *Vision mémorable, confirmative*, des dogmes qu'il vient d'établir. Dans les autres circonstances, ses affirmations sont simples et racontées avec le naturel de l'homme parfaitement convaincu de la réalité de ce qu'il a vu et entendu. *Voici*, dit-il, *ce que le Seigneur m'a révélé à ce sujet; voici ce que les anges m'ont dit là-dessus..... J'ai assisté dans les cieux à une conférence tenue dans le temple de la Sagesse..... J'y ai vu débattre telle ou telle opinion..... J'y ai vu statuer sur telle et telle chose..... J'ai vu, dans le monde spirituel, Pythagore, Socrate, Luther, Calvin, Xénophon, Sixte-Quint, Louis XIV, Wolf..... Ils m'ont dit telle chose..... Transporté aux cieux, j'ai vu dans un bosquet, dans un temple, dans un palais de telle forme, tel événement, telle fête, telle action.....*

Dans d'autres circonstances, le phénomène hallucinatoire, car je crois que c'est là l'explication de ces faits étranges racontés par un homme de bonne foi, par un homme aussi profondément convaincu que Swedenborg, dans d'autres circonstances, le phénomène hallucinatoire n'est pas aussi frappant, mais la virtualité de son existence se présente sous une forme que l'on retrouve fréquemment chez les individus qui, ayant éprouvé des hallucinations, parlent et agissent d'après l'impression primitive que leur a laissée telle ou telle impression sensoriale. C'est ainsi que, dans une lettre placée en tête du traité intitulé : *De*

l'Exposition sommaire du sens interne, Swedenborg dit : « Un jour que je relisais cet écrit, les anges du Ciel, qui étaient présents *en moi*, se réjouirent de l'intention où j'étais de le publier pour le bien commun de la nouvelle Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Je ne vous en dirai pas davantage, Messieurs, sur la persuasion où était Swedenborg touchant l'authenticité de sa mission. Cette croyance de sa part était basée sur des faits dont la valeur se révèlera progressivement dans le cours de cet essai, et nous permettra de jeter quelque lumière sur les causes du progrès et de la décadence de l'esprit humain ; car c'est là le titre d'un travail dont je ne fais qu'extraire un fait particulier. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'émettre l'opinion que Swedenborg n'était pas un imposteur, et que ses conceptions, que l'on jugera comme on voudra, se déduisaient fatalement de causes dont il n'était plus libre de repousser l'influence. Son état mental se comprendra encore mieux, lorsque nous le rapprocherons de celui d'autres personnages qui ont pareillement puisé dans l'excentricité de leurs doctrines, dans l'ardeur de leurs convictions maladives, l'influence qu'ils ont exercée sur leurs adeptes. Hâtons-nous d'ajouter que cette influence, si grande qu'elle ait pu être dans des circonstances déterminées, n'a jamais régné d'une manière universelle, et n'a jamais compromis d'une manière sérieuse les destinées de l'humanité. Cette influence a vécu ce que vivent l'esprit de système, l'erreur ou la passion ; elle a disparu pour faire place à d'autres systèmes qui n'avaient pas plus de solidité ; tant il est vrai que l'esprit humain a incessamment besoin d'un aliment qui le surexcite, à défaut d'une activité de bonne nature. Dès qu'il abandonne la vérité, l'homme se jette dans le faux et le merveilleux ; et on a vu souvent les plus belles intelligences se laisser fasciner par les mirages trompeurs que suscite

l'enthousiasme irréfléchi. Ce n'est plus, dans ces cas, l'ascendant des esprits forts sur les esprits faibles qui se traduit à l'extérieur; ainsi que le disait le maréchal d'Ancre dans sa sublime réponse à ses accusateurs, c'est le fait inverse qui se produit. Si l'on étudie l'histoire au point de vue de la manifestation du fanatisme religieux, par exemple, on peut se convaincre que la plupart des sectateurs et des faux prophètes qui ont trompé leurs semblables et ensanglanté le monde, étaient des individus faibles, intellectuellement parlant, parfois des êtres maladifs et souffrants, de véritables hypocondriaques, mais ils étaient doués le plus souvent d'une merveilleuse et fatale puissance pour fasciner les imaginations, et les faire tourner dans l'orbite de leurs propres erreurs.

Il est bien heureux, cependant, que la Providence n'ait pas permis à l'esprit d'erreur, d'ignorance et de mensonge de dominer d'une manière absolue les intelligences humaines, et qu'elle ait placé en nous-mêmes le moyen de distinguer la vérité de l'imposture et de la folie. On nous citera des faits, je le veux bien; des faits extraordinaires, je l'admets encore; mais ces faits auront beau être entourés de tout le prestige du merveilleux, ils finiront toujours par se classer dans notre esprit sous une forme déterminée, et nous serons invinciblement portés à leur faire subir une épreuve, sinon toujours bien exacte, au moins très compromettante pour l'individu qui est le sujet de nos observations, je veux parler du libre examen de notre raison. — Faisons une supposition : un homme se présente à nous et prétend avoir une mission surnaturelle; il se dit prophète, inspiré; il commande aux éléments; il est en communication avec les esprits célestes, et tient sous sa domination les esprits inférieurs; il les évoque, et produit des phénomènes inexplicables à première vue. Il parvient même, je suppose, à fasciner notre intelligence

et à nous plonger dans toutes les perplexités du doute. J'admets tout cela, mais nous serons toujours libres, le premier moment de l'émotion passé, d'examiner ces faits, de les juger, et d'appliquer à leur auteur le *criterium* dont je parlais plus haut..... Nous trouverons, dans l'histoire générale de l'humanité, des analogies pour nous aider à asseoir notre jugement, des motifs pour baser nos convictions..... et la vérité finira toujours par se dégager du merveilleux qui tendait à l'obscurcir..... Là, encore une fois, ne réside pas la principale difficulté du problème..... Mais que le même homme dont nous avons signalé les prétentions insolites, et que nous avons regardé tantôt comme un imposteur, tantôt comme un halluciné de bonne foi, et même comme un véritable malade; que ce même homme finisse par persuader à des êtres intelligents, souvent même mieux doués que lui sous le rapport des facultés intellectuelles et morales, ainsi que nous allons en avoir des exemples dans un instant, qu'il a la mission de les faire renoncer à tous les motifs de leurs croyances antérieures, et que ces mêmes individus, jouissant, nous le supposons au moins, de toute leur raison, adoptent sans examen les croyances les plus absurdes, la théodicée la plus extravagante, voilà qui a lieu de nous étonner grandement et de nous faire douter de l'infaillibilité du sens commun. Mais arrivé à ce point de notre examen, nous devons scruter et approfondir la question, nous tenir en garde contre les fascinations du merveilleux, et, faisant un énergique appel à notre foi et à notre raison, nous dire : ou bien il fallait que, dans les croyances de ce prétendu prophète inspiré, de ce révélateur de la véritable Jérusalem, puisque nous avons en ce moment à juger Swedenborg, il y eût des motifs bien puissants pour subjuguer la raison humaine, ou il est nécessaire d'admettre que cette disposition des esprits, disposition vrai-

ment maladive, tient à une cause générale qu'il n'est pas moins important d'examiner dans son point de départ et dans son influence sur les idées, la morale, la religion et la société. Permettez-moi donc de jeter d'abord un coup d'œil rapide sur ce que la doctrine de Swedenborg peut renfermer de si convaincant, ou, si l'on veut, de si séduisant pour ceux qui l'ont adoptée.

§ IV.

Si nous dégageons cette doctrine de toutes les révélations qui furent faites à son auteur, et de tout ce qu'il vit dans les cieux et dans les enfers, nous remarquons que sa tendance la plus universelle est d'effacer de plus en plus la réalité de l'existence, pour transporter l'esprit dans un monde qui est bien moins la représentation de ce qui existe que la reproduction des propres fantaisies de l'auteur. La doctrine n'apprend rien de nouveau sur la morale, sur la manière de pratiquer le bien et d'aimer Dieu. Elle ne propose pas aux hommes d'intelligence et de cœur des moyens de perfection qui leur seraient inconnus ; elle n'agrandit pas l'horizon de la science, et ne fait pas entrevoir ces perspectives ravissantes qui ont si justement subjugué les grands esprits de l'antiquité, lorsque le christianisme s'est offert à eux dans sa divine simplicité. Loin de là, la doctrine est exclusivement mystique ; elle cherche incessamment (et voilà le danger de la situation) à faire vivre l'esprit dans un monde idéal, et à remplacer le sens réel des choses par des interprétations d'autant plus dangereuses pour l'esprit, que chacun est libre, sous ce rapport, de substituer les rêveries de son imagination aux lois éternelles du bon sens et de la raison. Nous pouvons nous

faire une idée de cette manière de considérer les choses, en examinant comment Swedenborg interprète les livres saints. Pour lui, chaque verset de l'Écriture a : 1° un texte en sens naturel ; 2° un sens interne ou spirituel ; 3° une explication. Permettez-moi de vous en citer un exemple :

TEXTE OU SENS NATUREL.

Verset Ier. — Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

SENS INTERNE OU SPIRITUEL.

Verset Ier. — Dans un temps très ancien, Dieu régénéra l'homme tant dans son interne que dans son externe.

Explication.

Verset Ier. — *Au commencement* signifie un temps très ancien. *Créer* signifie régénérer. *Les Cieux* signifient les facultés morales ou l'homme interne sur lequel Dieu influe par le ciel. *La terre* signifie les facultés naturelles ou l'homme externe sur lequel Dieu influe par l'homme interne comme milieu.

TEXTE, SENS NATUREL.

Versets XIV, XV, XVI, XVII. — Puis Dieu dit qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux, pour séparer la nuit d'avec le jour, et qui servent de signes pour les saisons et pour les jours et pour les années, et qu'ils soient pour luminaires dans l'étendue des cieux, afin d'éclairer la terre ; et il fit ainsi. Dieu donc fit deux grands luminaires, le plus grand luminaire pour dominer sur le jour, et le moindre pour dominer sur la nuit ; et il fit aussi

les étoiles. Et Dieu les mit dans l'étendue des cieux pour éclairer la terre.

SENS SPIRITUEL.

Dans ce quatrième état de régénération, l'homme commença à être échauffé de l'amour du bien, qui est la charité, et à être éclairé de l'amour du vrai, qui est la foi. Ces qualités suréminentes, dont celle de l'amour est la majeure, vivifieraient d'une nouvelle vie la volonté et l'entendement de l'homme interne ou moral. Mais comme un état, quel qu'il soit dans sa formation, ne peut exister sans fluctuation entre les divers sujets de moralité, ce sentiment de l'amour du bien et cette perception du vrai, acquis à l'homme interne, devaient servir actuellement à le préserver de la rechute, en rectifiant à temps les mauvais désirs et les fausses pensées dont l'homme qui se régénère ne peut éviter pendant quelque temps le retour. Il acquit aussi dans cet état des connaissances très étendues sur les vérités spirituelles et morales, et l'homme externe ou naturel, éclairé et mû par des facultés internes renouvelées dans le bien et dans le vrai, acquit une nouvelle vie qui commence à s'exercer dans l'ordre.

Mais ce n'est pas tout; vient ensuite l'explication.

Explication.

Les luminaires signifient l'amour et la foi. *Dans l'étendue* signifie dans l'homme interne. *Pour séparer la nuit d'avec le jour* indique pour distinguer le bien et le vrai qui sont du propre de Dieu, du mal et du faux qui sont du propre de l'homme. *Pour servir de signes* signifie pour rappeler l'homme à l'état de bien et de vrai, lorsqu'il tend à s'en écarter. *Pour éclairer la terre* veut dire pour diriger l'homme externe dans les bonnes œuvres. *Le plus grand*

luminaire signifie la vérité ou la foi. *Les étoiles* signifient les connaissances spirituelles.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les étoiles représentent les connaissances spirituelles? Nous voyons un peu plus loin que, lorsque Dieu créa les grandes baleines et tous les animaux qui se meuvent dans l'eau..... cela veut dire la science et l'intelligence dans leur universalité et dans leur particulier..... Par *les baleines*, il faut entendre en général les sciences, prises dans une acception commune.

Je ne vous fatiguerai pas, Messieurs, par l'exposé de tous ces rapprochements, dont quelques-uns peuvent être très ingénieux sans doute, mais dont la plupart (dans l'*Apocalypse révélée*, surtout,) ne vous laissent qu'un sentiment pénible comme serait celui d'une lutte impuissante et stérile contre des fantômes qu'il est impossible de saisir. Nous comprenons facilement (nous pourrions en citer des exemples) combien un travail de ce genre est dangereux pour l'intelligence de celui qui l'entreprend, et combien l'erreur, une fois systématisée dans l'esprit par ces recherches, qui ont bien, il faut l'avouer, leur côté séduisant, est difficile à déraciner.

Mais, si la doctrine de Swedenborg n'avait offert que cette seule espèce de séduction, nous ne comprendrions pas encore en quoi elle aurait pu fasciner ses adeptes; il faut donc que, dans l'essence même de la doctrine, existe un autre genre d'attraction. Les dispositions propres, inhérentes à l'esprit humain, nous font comprendre cette attraction. Elle s'explique par l'insatiable tendance pour le merveilleux, qui fait surmonter à l'homme jusqu'à cette crainte instinctive qui le possède à l'endroit du royaume des esprits et des ombres. Placez-le sur le seuil de ce séjour redoutable, dites-lui qu'en frappant à la porte il communiquera avec ceux qui ne sont plus, il apprendra les secrets de l'avenir dont la connaissance réelle suffirait souvent

pour le terrifier, l'anéantir, et vous verrez les plus pusillanimes affronter cette épreuve périlleuse, et déposer leur intelligence et leur raison aux pieds de tous ceux qui se chargent de les tromper. La fortune de Cagliostro et de tant d'autres célèbres imposteurs n'a pas d'autre explication.

Sans doute, le problème est loin d'être résolu par cette simple explication; nous pourrons toujours admirer comment il se fait que d'autres hommes intelligents acceptent non-seulement de pareilles conceptions, mais renchérissent encore sur les extravagances qu'elles engendrent. Mais, pour arriver à l'appréciation plus générale et plus philosophique d'un pareil phénomène, il faut, de toute nécessité, étudier les influences du milieu social où l'erreur se produit, examiner la disposition générale des esprits à telle ou telle époque déterminée de l'histoire; il faut faire la part des croyances régnantes, des tempéraments des individus, modifiés de tant de manières par les événements politiques ou religieux d'une époque, par le degré d'instruction de ceux qui sont victimes de pareilles fascinations, souvent aussi par les maladies épidémiques. Vous le voyez, sans aucun doute, c'est une étude immense dont il vous est plus facile de saisir le plan et la portée, qu'il ne l'est à moi de l'exposer complètement dans un essai sur les doctrines d'un homme pris au hasard parmi ceux qui ont fasciné l'imagination de leurs contemporains.

Mais revenons à Swedenborg. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse se faire de cet homme, il n'est pas moins vrai qu'il a subjugué les intelligences d'un grand nombre d'adeptes. Son système d'interprétation des livres saints et de l'*Apocalypse* en particulier a été saisi avec avidité, et la méthode qui a dirigé le maître a pareillement dirigé les disciples. Ses conceptions, ses plus grandes extravagances, disons le mot, ont trouvé leur excuse, que dis-je, leur

consécration la plus solennelle dans l'interprétation qu'ils faisaient à leur tour de ces mêmes écrits, et l'on finit par concevoir, tant est grande l'élasticité de l'esprit humain, tant est vive son aptitude pour le merveilleux, que de ces interprétations soit sorti tout un système de croyances qui est l'expression sincère de leur foi religieuse.

Mais écoutons-les plutôt. Je réunis, sous une forme concentrée, les principaux motifs de ces croyances :

Comme au temps d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Moïse, comme au temps des Juges et des Rois en Israël, Dieu a suscité un homme, dans un siècle de scandales et de provocations en tous genres, pour préserver la société d'une dissolution prochaine. Cet homme n'est autre que Swedenborg.

Ce siècle de corruption, dont on peut trouver la stigmatisation dans une foule de passages de l'Ecriture, est le XVIIIe siècle.

Le nouveau Moïse, le nouveau Christ est nécessairement celui à qui Dieu s'est révélé, ce jour où il lui dit d'une *voix terrible: Ne mange pas tant!*.... « Je suis Dieu, le seigneur créateur et rédempteur; je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et spirituel des Écritures sacrées. Je te dicterai ce que tu dois écrire. »

Ces mots : *Ne mange pas tant*, pourraient heurter nos oreilles, notre sens externe; mais la langue des correspondances que révéla Swedenborg dévoile le sens réel qu'il faut appliquer à cette observation du Seigneur, qui paraît étrange au premier abord. Swedenborg, à cette époque, disent toujours les commentateurs, nourrissait exclusivement son esprit par la science, et Dieu le destinait dans ce moment à *revêtir* un autre tempérament. Ne pas manger indiquait donc qu'il devait faire trêve à la faim scientifique pour disposer son esprit à quelque chose de meilleur qui allait lui être présenté incessamment.

Continuons :

Le siècle actuel représente, par son indifférence religieuse ou par son incrédulité, le caractère des temps prophétisés par le Seigneur où la foi ne serait plus, et où il viendrait de nouveau pour faire le jugement et rétablir dans l'ordre toutes choses..... Notre siècle représente ce temps..... Comme à l'époque des Juifs, nous avons des traditions d'hommes (je cite les paroles des disciples) qui font plutôt foi dans l'Eglise que la parole de Dieu (ceci s'applique aux catholiques et aux protestants). Nous avons aussi de faux Messies, des Théodas, des Judas Galiléens. Les commentateurs swedenborgistes modernes entendent par ces hommes, Saint-Simon, Fourrier, les communistes; si nous en doutons, ils nous renvoient à saint Luc, ch. XXI, v. 8. Et si après cela vous n'êtes pas convaincus, prenez-vous-en à votre peu de foi, et faites de nouveaux efforts pour détacher votre esprit des choses terrestres et vous plonger dans le monde des esprits et des intelligences, qui est le véritable monde où nous devons vivre.

Au temps d'Israël, la vertu fut raillée, injuriée pendant que durèrent ses travaux sacrés..... Aujourd'hui aussi, il ne manquera pas de gens qui diront : C'est un imposteur ne l'écoutez pas; il n'est point l'homme de Dieu, il blasphème! Et cependant, dans le siècle actuel, comme il en fut en Israël, le Verbe révélé a grandi; il a été entendu dans le monde, car il avait prophétisé son second avénement, et son second avénement a eu lieu dans la personne de Swedenborg.

Le Deutéronome prédit Jésus-Christ, qui lui-même, dans son Évangile, annonça en termes clairs son second avénement, c'est-à-dire son règne spirituel, ou l'établissement d'une nouvelle Église lorsque l'ancienne sera détruite; car c'est cette destruction qu'il faut entendre par la consommation des siècles et par l'abomination de la désolation.

Qu'est-ce que dit cet homme qui se qualifie envoyé de Dieu? Sa doctrine est-elle simplement mystique, oisive ou contemplative? Non, disent les adeptes; c'est la charité active, la morale de l'Évangile, n'ayant pour base et pour objet que Dieu fait homme, que le Seigneur créateur et rédempteur.

Swedenborg prêche aux hommes l'amour de Dieu et du prochain : « Croyez, dit-il, et faites le bien; faites le bien, et vous croirez; la volonté rectifiée éclaire l'entendement; la charité mène à la foi, l'amour inspire la sagesse, le bon produit le vrai. »

Swedenborg prêche le respect pour les lois divines et humaines; il explique nos facultés et l'action de Dieu sur elles; il dévoile le sens interne et caché des Écritures; il disserte sur la nature de Dieu et de l'âme humaine, sur la création et sur la correspondance qui existe entre le ciel et la terre; il dit et enseigne des choses ignorées jusqu'à ce jour; il enseigne, dans toute la pureté évangélique, la religion de la nouvelle Église de Jésus-Christ, fondée sur le sens interne et spirituel de la parole, et désignée dans les Livres sacrés par la *Nouvelle Jérusalem*. Enfin, Swedenborg décrit dans les plus grands détails les cieux, les enfers et tout ce qui s'y passe.

Ces descriptions, disent ses disciples, ont été, pour plusieurs, un sujet de scandale; ils ont pris pour des fictions les temples, les palais de marbre brillants d'or et de pierreries, les villes superbes, les jardins enchantés. Mais ces descriptions se trouvent également dans la parole du Seigneur; elles sont dans l'*Apocalypse*, dans les visions d'Ezéchiel, de Daniel et de Zacharie. Les mêmes détracteurs ne peuvent croire, comme Swedenborg l'affirme, qu'on trouve dans les cieux tout ce qui est sur la terre; qu'on y voit des anges qui sont hommes comme nous, qui marchent, boivent, mangent, dorment et se marient

comme nous faisons sur la terre ; ils ne peuvent croire qu'il y ait, dans le monde spirituel comme dans le monde naturel, des montagnes, des fleuves, des forêts, des villes, des maisons, des jardins..... des fruits, des animaux, des meubles, des vêtements, des affaires, des travaux, des emplois, des écritures, des livres, de l'or, de l'argent, des pierreries, des métaux. Cependant, cela est simple et facile à croire, tous ces objets sont dans notre monde, qui n'est qu'un effet ou représentation du monde spirituel ; celui-ci, comme cause, manquerait-il de ce que possède l'effet? Il y a des siècles qu'on l'a dit, ce monde n'est qu'une image, l'image d'un autre monde où les mêmes objets existent, mais beaucoup plus parfaits ; car, sur la terre, ils sont d'une substance terrestre et matérielle, et, dans les cieux, ils sont d'une substance céleste, spirituelle, et toujours relatifs à l'état intérieur des anges et des esprits.

Enfin, Messieurs, voulez-vous une preuve plus directe, plus palpable des ravages que peut causer, dans l'intelligence la mieux organisée, l'idée fixe de ne voir, dans le monde que nous habitons corporellement, que la représentation du monde spirituel où nous habitons spirituellement, en toute réalité, d'après les idées des disciples de Swedenborg? Permettez-moi de vous citer, exprimée par lui-même, la pensée d'un des malades de l'Asile dont j'étais autrefois le médecin. Doué des plus brillantes facultés, ce malheureux jeune homme réalisa, dans son acception la plus triste, cette idée de Pascal, que quand l'homme veut faire l'ange, il fait la bête. L'étude de la doctrine swedenborgiste fut non-seulement la pierre d'achoppement de sa raison pour le temps limité de sa maladie, mais, après les crises extraordinaires qu'il eut à subir, il ne sortit de cette lutte terrible qu'avec une intelligence considérablement affaiblie, et incapable de reprendre

jamais sa place au milieu de ce monde réel et matériel qu'il s'était plu à ne considérer que comme une fiction ; de ce monde qui est, je le veux bien, le monde de transition et d'épreuve qui nous conduira, je n'en doute pas, vers un monde meilleur, mais qui n'est pas moins le milieu où nous agissons en toute réalité, où nous avons un but déterminé par la Providence qui a fixé toutes choses, et qui nous a bien réellement placés dans la *réalité*.

Permettez-moi donc de vous citer les paroles de ce malade que j'extrais textuellement de documents où sont consignées les plus éclatantes folies : on ne douterait guère que ces paroles aient été écrites par un homme qui avait fait des études positives, et dont le goût pour les sciences exactes était égal à ses aptitudes littéraires.

« Il est évident que le milieu de vie ne peut pas être le monde, car ce milieu est épais, lourd, sensuel, très souvent infernal ; mais le vrai milieu, c'est la société spirituelle où l'on réside.

« En réalité, l'homme se croit sur la terre, mais il n'y est pas. Je répète que l'homme n'est pas sur la terre, parce qu'il a toujours des pensées à part soi, des soliloques, des monologues, des affections qui ne sont pas celles du milieu terrestre.

« Voilà.... l'homme n'habite pas la terre ; je n'habite pas la terre, mes frères n'habitent pas la terre. Leur chair, ma chair sont bien sur la terre, mais nos affections, notre pensée, notre vie, ne viennent pas de la terre et n'habitent pas la terre..... Comme la chair n'est pas l'homme, il est absurde de dire que l'homme réside là où est la terre..... ce serait ajouter foi à une illusion des sens..... Ce que nous habitons, c'est le monde spirituel ; il est le monde réel celui où la pensée naît, est nourrie, est donnée, est enfantée, et tient du monologue. La terre n'est qu'un moyen de faire passer un être spirituel dans le monde

naturel en logeant cet habitant du monde spirituel dans une enveloppe matérielle.

« Voici..... l'homme n'a pas à dire : quand verrai-je le monde spirituel ? car il y est, il l'habite, sa pensée vient de là, les frères spirituels le nourrissent et tiennent conversation avec lui ; donc il habite le monde spirituel, il connaît ses habitants.

« L'homme est dans la plus épouvantable erreur en croyant habiter le monde naturel, car on ne peut habiter que par ce qui fait la vie ; l'homme, en réalité, n'est pas là, mais il est là d'où il tire sa pensée, là où habite l'interne de lui-même, que ses semblables terrestres ne voient pas, mais que ses semblables spirituels voient, et que lui voit aussi dans ses monologues et dans ses sentiments secrets.

« Heureux l'homme qui se sent dans le monde spirituel, car il oublie le terrestre, et ses soucis et ses bassesses !

« Heureux qui touche le spirituel par la lumière de la conscience, car alors il est émancipé des sens, il est hors d'une enveloppe grossière, et participe de fait à la vie impalpable !

« Heureux l'homme qui s'élance hors de sa couche épaisse, car il va bientôt comprendre la parole divine, il est affranchi des douleurs d'un monde misérable ! »

Je vous ai donné, Messieurs, le langage d'un aliéné sans y changer un mot, mais il est facile de voir combien les idées de cette infortunée victime de la doctrine swedenborgiste concordent avec les rêveries du maître. J'ajouterai que ces idées extravagantes étaient partagées par les frères du malade, par sa mère, qui se plaignit plusieurs fois de ce que je maintenais dans un Asile d'aliénés un fils qui jouissait de toute sa raison. Au reste, si nous avions à examiner l'influence des idées mystiques, exagérées ou maladives sur l'intelligence, nous verrions se produire les

mêmes résultats chez les individus...... Jacob Böhm, MMmes de la Mothe, Guyon et Antoinette Bourignon de la Porte, que nous pouvons considérer comme les prédécesseurs les plus immédiats de Swedenborg, nous offrent aussi la même tendance maladive à interpréter la Bible et les Écritures dans le sens de leurs rêveries mystiques, et cela pour le plus grand honneur des religions nouvelles que ces singulières illuminées se croyaient appelées à fonder, parce que Dieu leur avait spécialement enjoint de prêcher sa nouvelle loi.

Comme Swedenborg, ces femmes ont aussi conversé avec les anges, et lu dans les Ecritures ce que personne n'y avait jamais vu..... Leur organisation féminine a fait surgir, avec une intensité spéciale, certains phénomènes maladifs que nous ne remarquons pas, il est vrai, chez Swedenborg; mais il restera démontré pour nous, j'espère, que ces aberrations mystiques ont le même point de départ et conduisent aux mêmes résultats. La Mothe, Mme Guyon et Mme Bourignon ont encore avec Swedenborg un autre point de contact, celui d'avoir exercé une influence fatale sur les plus grandes intelligences de l'époque; car vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'à l'existence de Mme Guyon se rattache le nom d'une des plus grandes gloires de l'Eglise de France, je veux parler de l'illustre archevêque de Cambrai Antoinette Bourignon exerça une influence non moins extraordinaire sur beaucoup de grands esprits de son temps; elle se fit des adhérents dans toutes les classes de la société. En 1667, elle prêchait à Amsterdam, et elle eut le singulier talent de réunir autour d'elle et de rendre attentifs à l'exposé de ses doctrines extravagantes et de sa prétendue mission, une foule d'individus appartenant à toutes les communions religieuses, une quantité de sectaires obligés de fuir de leur pays, et qui trouvaient aide et protection dans cette grande capitale, refuge alors le

plus assuré de tous les proscrits, soit en matière de religion, soit en matière de politique. Elle comptait parmi ses auditeurs des catholiques romains, des réformés, des luthériens, des anabaptistes, des sociniens, des quakers, des théologiens, des philosophes, des rabbins, de prétendus prophètes, et des exaltés de tous genres qui l'écoutaient avec admiration. Ses partisans auraient même été plus nombreux si elle n'avait pas froissé la susceptibilité de beaucoup d'entre eux en les traitant avec hauteur, et si elle n'avait pas trop insisté sur ce que Dieu lui avait révélé qu'aucun homme ne pouvait prétendre à la dénomination de véritable chrétien s'il n'était régénéré par elle. Elle eut le tort impardonnable aussi, aux yeux de plusieurs, d'attaquer avec violence la philosophie de Descartes, prétendant que la doctrine de cet homme, si vénéré alors en Europe, n'était qu'une hérésie monstrueuse, un tissu d'abominables erreurs, une offense continuelle envers la divinité, parce que Descartes voulait, dit-elle, substituer à Dieu la raison humaine pervertie.

Je cherche aussi en vain ce qui, dans les doctrines de cette femme, pouvait séduire les intelligences de cette époque et engager, par exemple, le célèbre naturaliste hollandais Swammerdam à prendre le parti à jamais regrettable de brûler ses manuscrits, pour se faire le sectateur de cette femme extravagante et lui demander la grâce d'être régénéré par elle (1). Si j'ouvre celui des ouvrages les plus renommés d'Antoinette Bourignon, celui qui est intitulé *le Nouveau Ciel et la Nouvelle Terre*, j'y vois la

---

(1) La maladie hypocondriaque de Swammerdam est un fait bien connu. C'est au milieu des accès de la plus terrible *hypocondriasie*, dit Cabanis, que Swammerdam faisait ses plus brillantes recherches. Mais s'étant mis dans la tête que Dieu pouvait s'offenser d'un examen si curieux de ses œuvres, il commença par renoncer

description du chaos et de la première ébauche du monde; car, il ne faut pas en douter, cette femme a assisté aux mystères de la création. Elle sait qu'Adam avait un corps transparent dans lequel on pouvait distinguer la variété des rayons lumineux; qu'il portait dans le ventre deux boîtes dans l'une desquelles étaient des œufs renfermant l'humanité, et lesquels œufs étaient fécondés par le fluide contenu dans l'autre boîte. Ce livre, en un mot, est la concentration la plus indigeste de toutes les rêveries et de toutes les extravagances qui peuvent surgir dans la tête d'une insensée. Ajoutons encore que la prétendue inspirée ne recule pas devant les images souvent les plus obscènes. C'est, au reste, ce que l'on remarque pareillement dans les œuvres de Mme Guyon. Vous savez aussi bien que moi, Messieurs, que lorsque les idées de ces prétendues inspirées se résument en actes ou en pratiques, ces actes sont le plus souvent empreints de l'immoralité la plus honteuse. C'est ce que l'on voyait chez les manichéens, aussi bien que chez les disciples de Vintras et du diacre Pâris.

Mme Bourignon offre du reste, ainsi que Mme de la Mothe, Saint-Martin, dit le philosophe inconnu, Swedenborg, n'en déplaise à ses admirateurs, et tous les individus qui ont écrit sous l'influence d'une exaltation mystique maladive, Mme Bourignon offre, dis-je, une fécondité sans pareille, mais fécondité stérile qui tourne toujours dans le même cercle et ne peut fixer l'attention du lecteur que grâce à la manifestation des idées les plus extravagantes.

à poursuivre de très belles expériences sur les injections, dont il avait eu l'idée longtemps avant Ruysch, et dont il avait même déjà perfectionné beaucoup les méthodes, et dans un paroxisme violent, il finit par livrer aux flammes une grande partie de ses manuscrits. (Cabanis, *Rapports du Phys que et du Moral de l'homme*.)

Si nous examinons le côté physiologique de la situation, nous nous rendions parfaitement compte des hallucinations qui ne manquaient pas d'assaillir des individus épuisés par le jeûne et par la concentration perpétuelle de leur esprit sur un même objet, et qui, tout en écrivant sans trève ni repos, finissaient par être réduits à un véritable état d'automatisme, tombaient dans un hébêtement dont ils ne sortaient que par des convulsions terribles, devenaient, dans des circonstances données, insensibles aux impressions extérieures, et ne vivaient plus intellectuellement que des produits de leur délire.

Les situations analogues étaient bien comprises par Luther lorsque, s'appliquant ces mots d'Albert, évêque de Mayence, il dit : « Le cœur humain ressemble à la meule d'un moulin, qui tourne sur la pierre jusqu'à ce que le grain soit trituré ; mais lorsque la pierre ne trouve plus rien à broyer, elle tourne toujours jusqu'à ce qu'elle s'use elle-même. Le cœur de l'homme a pareillement besoin d'aliments, et lorsqu'il n'a plus rien à moudre, arrive le diable qui s'attache à nous par des combats de toutes sortes, et nous opprime par la mélancolie ; alors le cœur se ronge lui-même par son propre chagrin, et le désespoir devient si grand que l'homme ne trouve plus de consolation que dans la mort. »

Quoi qu'il en soit, les doctrines de MM^mes^ Guyon et Bourignon sont à peu près oubliées de nos jours, et il faut les exhumer de leurs volumineux écrits ; il n'en est pas de même des doctrines swedenborgistes qui comptent aujourd'hui un assez grand nombre de sectateurs réunis par les liens d'un culte très simple, il est vrai, mais qui se glorifient néanmoins d'avoir des églises sur plusieurs points du globe. On peut en juger par le document suivant dont la vérité m'a été confirmée par un disciple de Swedenborg très au courant de la question.

Comme religion, la doctrine de Swedenborg est déjà répandue en Suède, en Prusse, dans les Pays-Bas, en Suisse, en Allemagne et même en Russie. En Angleterre, quarante-quatre villes comptent des temples. Il y en avait soixante-douze aux États-Unis en 1827, et depuis, le nombre s'en est considérablement augmenté. Je sais de source certaine qu'une église, disposant de ressources énormes, est fondée à Paris, et travaille, avec une activité incessante, à propager les écrits de Swedenborg, et à traduire ceux qui ne sont pas connus dans notre langue. Des feuilles périodiques propagent cette doctrine tant en Europe qu'au Nouveau-Monde, des écrits de toutes sortes la développent. On cite principalement en Europe ceux de M. Hindmarsh, et plus récemment ceux de M. Noble. Un professeur de langues orientales à l'Université d'Upsal y consacre en ce moment de longues et laborieuses recherches.

Il existe à Londres des Sociétés qui envoient de toutes parts des missionnaires pour propager la doctrine; des maisons d'éducation y sont dirigées par eux. Un recueil qui avait pour titre : *Intellectuel repository for the new church*, paraissait il y a quelques années en Angleterre, et était rédigé, dit-on, par des savants et des littérateurs distingués.... Ce n'est pas simplement comme savants que les disciples de cette nouvelle Église, nous assure-t-on, prennent consistance dans le monde, c'est encore par leur fortune. Le désir de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, où Swedenborg leur annonce l'existence de chrétiens de la nouvelle Église, les a portés à contribuer plus que personne à ces sociétés africaines établies dans le but d'abolir la traite des nègres. Le célèbre Sparman a voyagé d'après leurs indications. Leur crédit a été tel, qu'ils ont engagé le Gouvernement britannique à fonder la dispendieuse colonie de Sierra-Leone.

Il nous resterait à examiner, Messieurs, si, dans la partie dogmatique proprement dite, les doctrines de Swedenborg ne présentent pas quelques-unes de ces données philosophiques qui justifient ses adeptes de l'avoir préféré à Platon, Leibnitz, Mallebranche, que dis-je, à Jésus-Christ lui-même; mais à cet examen se rattachent différentes questions que nous n'avons pas le temps d'approfondir aujourd'hui. Permettez-moi, Messieurs, de déduire quelques conclusions du travail que je viens d'avoir l'honneur de vous lire.

§ V.

L'origine, le développement et les conséquences des doctrines de Swedenborg ne sont pas des faits isolés dans l'histoire des fondateurs de religions depuis l'établissement du christianisme; ils ne sont pas exclusifs à l'auteur de la *Nouvelle Jérusalem*.

J'ai dû examiner ces faits dans leurs rapports avec la croyance généralement formulée par d'autres sectaires, touchant la nécessité qu'ils se faisaient à leur point de vue, soit d'une révélation nouvelle, soit d'une nouvelle interprétation à donner aux motifs des croyances religieuses existantes.

A différentes périodes historiques, nous avons vu surgir de nouveaux prophètes, de nouveaux interprètes de la foi religieuse, et ils ont invariablement appuyé leur autorité sur des révélations que Dieu lui-même leur aurait faites.

Que cette prétention ait eu son point de départ dans l'esprit d'erreur ou d'imposture, ou dans l'influence exercée sur des cerveaux malades, exaltés ou hallucinés, elle n'en

a pas moins produit des ravages et des perturbations d'un ordre spécial dans le monde des intelligences.

L'histoire et l'étude réfléchie des faits observés constatent que les troubles qui en sont résultés pour l'exercice de la raison générale, ont toujours été en relation avec les différents milieux sociaux où se sont produits ces prétendus prophètes, ces exaltés, ces inspirés ou illuminés, comme on voudra les appeler.

L'intensité des phénomènes maladifs dans des milieux déterminés, a pareillement été en rapport avec l'influence personnelle des individus qui ont surexcité les imaginations de leurs contemporains, et ajoutons avec la disposition générale des esprits que dominent de mille et mille manières différentes les influences de l'ordre intellectuel, physique et moral.

Nous avons étudié Swedenborg comme une des personnifications les plus puissantes, dans les temps modernes, de cette tendance propre à l'esprit humain, à faire appel au surnaturalisme pour l'explication des phénomènes, et à délaisser la voie de l'observation rigoureuse et scientifique des faits pour y substituer les écarts de l'imagination aveugle et de l'enthousiasme irréfléchi.

Quelle que soit la valeur intellectuelle et morale de Swedenborg, qui est parvenu à fonder une religion nouvelle, qui n'a pas d'autre base de certitude à donner à ses adeptes que les hallucinations dont il a été victime, qui a su se faire des prosélytes parmi des hommes distingués à plus d'un titre, quelle que soit, dis-je, la valeur de cet homme extraordinaire, ses conceptions religieuses n'en sont pas moins le résultat d'une erreur toujours ancienne et toujours nouvelle, les produits d'un cerveau malade.

L'illuminé suédois a eu des précurseurs, et il ne manquera pas d'individus facilement excitables qui, sous une autre forme extérieure, mais identiquement la même au

fond, recueilleront son héritage; ils le feront au grand détriment de la raison et du repos du genre humain. Des exemples ne sont pas difficiles à trouver dans le passé, et ce qui se passe aujourd'hui en Amérique, dans la secte des Mormons, en est une preuve irrécusable.

La question de savoir si Swedenborg était un imposteur ou un aliéné n'est, en réalité, qu'une question secondaire.

Nous avons prouvé que les intelligences les plus brillantes, à force de caresser une erreur, subissaient des influences fatales; elles peuvent, jusqu'à un certain point, conserver les apparences extérieures de la raison, et devenir néanmoins les victimes de singulières hallucinations cérébrales qui suscitent, chez eux et chez tous ceux qui s'abreuvent des mêmes erreurs, les phénomènes les plus étranges.

L'étude de ces phénomènes anormaux appartient à la pathologie mentale; je n'ai prétendu, dans cet essai, que faire ressortir l'importance de la question au point de vue philosophique et social.

Qu'il me suffise, Messieurs, de vous laisser entrevoir ma conviction profonde sur le danger de l'illuminisme et de l'amour du merveilleux inhérent à notre nature, et sur les conséquences non moins dangereuses de cette tendance, pour ainsi dire instinctive, de l'esprit humain qui le porte à donner aux faits les plus ordinaires, les plus simples, les plus justiciables de l'explication scientifique des choses de la vie, un cachet surnaturel.

Je vous ai parlé tout-à-l'heure incidemment de l'Amérique qui paraît être aujourd'hui le pays de prédilection de toutes les extravagances de l'esprit humain; c'est là que semble s'être concentré, comme dans son foyer de prédilection, l'amour du *surnaturalisme*. Nous en savons quelque chose par l'épidémie qui, de cette contrée, s'est répandue dans le monde entier, et qui, chez beaucoup

d'individus, a suscité, dans la sphère du système nerveux, des manifestations propres à frapper de terreur nos nouveaux Prométhées.

Encore une fois, la raison humaine n'a rien à gagner à cette manière d'interpréter les faits et d'en rechercher l'origine; la vérité ne nous donne ses secrets ni par la violence, ni par la ruse, ni par l'imposture.

Si le monde et les merveilles qu'il renferme sont livrés à nos investigations, nous ne parviendrons à comprendre tant d'admirables phénomènes, à interpréter les lois que s'est imposées Dieu lui-même, qu'à la condition de procéder avec calme, maturité et réflexion.

Les progrès de l'esprit humain dépendent de l'observation méthodique des faits de l'ordre scientifique. Tout autre procédé nous expose corps et âme aux influences de l'imposture, et, à la place de la vérité qui élève l'esprit, le féconde et le vivifie, ne nous donne que des fantômes qui font rétrograder la raison et hallucinent les intelligences.

Extrait du *Précis* de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, année 1857-1858.

Rouen. — Imp. de A. Péron.